

Yanni, Nikola, Lifder et les autres ...

Le profil démographique et socio-professionnel de la population orthodoxe de Salonique à la veille des *Tanzimat**

Par MEROPI ANASTASSIADOU (Strasbourg)

Ville d'environ 50 000 habitants vers 1850 et de quelque 100 000 aux alentours de 1900, importante métropole provinciale, ultérieurement promise au statut de capitale des possessions rouméliotes de l'Empire ottoman, Salonique a déjà fait couler beaucoup d'encre.

La cité appartient à cette catégorie de »terrains« qui ont attiré l'intérêt d'un très grand nombre de chercheurs. Il existe des études consacrées à la Salonique hellénistique, romaine, byzantine, ottomane. Pour se faire une idée de la quantité des titres disponibles sur le passé de la capitale macédo-nienne, il suffit de signaler la publication, en 1987, d'une »Bibliographie de Salonique«, qui atteint près de 300 pages¹⁾!

Toutefois, malgré l'existence d'ouvrages aussi fondamentaux que la monumentale »Histoire des Israélites de Salonique« de Joseph Nehama²⁾ ou »Le commerce de Salonique au XVIII^e siècle« de Nikolaos Svoronos³⁾, plusieurs points du parcours historique de la cité restent flous. On ne sait presque

* Cet article propose une analyse d'un registre ottoman conservé dans les Archives Historiques de Macédoine à Thessaloniki. Nous avons eu recours, pour la transcription des noms de lieux, des noms de baptême, des noms de métiers et des divers autres termes techniques figurant dans le document, à l'alphabet turc moderne.

¹⁾ Konstantinos Chatzopoulos, Βιβλιογραφία της Θεσσαλονίκης. Κοινωνικός οικονομικός και πολιτικός βίος. Τέχνη και πολιτισμός. Thessaloniki: Institute for Balkan Studies 1987, 289 p. A cette bibliographie pléthorique, il convient d'ajouter un ouvrage récent, publié sous la direction de Gilles Veinstein et qui évoque divers aspects de la Salonique de la seconde moitié du XIX^e siècle: Salonique 1850—1918. La »ville des Juifs« et le réveil des Balkans. Paris: Autrement 1992.

²⁾ Joseph Nehama, Histoire des Israélites de Salonique. 7 vols, Thessaloniki: Communauté israélite de Thessalonique 1976.

³⁾ N. G. Svoronos, Le Commerce de Salonique au XVIII^e siècle. Paris: Presses Universitaires de France 1956, 430 p.

rien, en particulier, du profil qu'elle présentait au XIX^e siècle sous l'angle socio-professionnel et démographique. Les données dont nous disposons à ce propos, puisées pour la plupart dans les rapports consulaires et les récits de voyageurs, demeurent globales et fort sommaires.

Quelle était la population de Salonique à l'aube des *Tanzimat*? Pour répondre à une question aussi simple que celle-ci, la principale source dont nous disposons jusqu'à présent était le recensement de 1831⁴). Selon celui-ci, la population masculine *intra muros* ne dépassait pas à cette époque les 12 714 âmes. Sur ce total, il y avait 4 294 (soit 33,8%) musulmans, 2 758 (soit 21,7%) grecs orthodoxes, 5 670 (soit 44,6%) juifs et 2 886 (soit 22,7%) étrangers⁵). En dehors de ces chiffres quelque peu télégraphiques, le recensement de 1831 ne nous procure guère d'autres informations. Enver Ziya Karal, qui a étudié et publié ce document, précise qu'il s'agit d'un «résumé» (*hûlasa*) constitué à partir des résultats globaux rassemblés dans chaque province par les fonctionnaires (*memur*) chargés des opérations de comptage. S'il faut en croire cet historien, il est peu probable que les recensements détaillés effectués dans les différentes régions de l'Empire aient été conservés⁶).

Si ces documents statistiques de base font défaut, les moyens de pallier leur absence existent cependant. En effet, la bureaucratie ottomane était friande de renseignements de toute espèce qu'elle collectait généralement à des fins fiscales. Ses *defter* et autres *evrak*, soigneusement accumulés au fil des siècles, constituent aujourd'hui une véritable manne pour les chercheurs.

Nous voudrions présenter ici, l'un de ces documents, conservé, parmi bien d'autres vieux papiers, dans les Archives Historiques de Macédoine à Thessaloniki. Il s'agit du registre n° 337 du tribunal musulman. D'une austerité et d'une sécheresse toutes administratives, il n'en jette pas moins, nous allons le voir, une vive lumière sur la communauté grecque orthodoxe de Salonique. Grâce à lui, nous apprenons, entre autres, que la métropole rouméliote comptait parmi ses habitants, en 1835, bon nombre de Yanni, de Nikola et de Lifder. Cela peut sembler futile. Mais mieux vaut, assurément, en savoir un peu plus que beaucoup moins.

Un recensement effectué dans un but fiscal

Intitulé *Derun-i şehr-i rumiyan nüfûsu sicilidir* et daté du 3 ramazan 1250 (3 janvier 1835), notre document dresse l'inventaire de la totalité de la popu-

⁴) Ce recensement a été publié par Enver Ziya Karal, *Osmanlı İmparatorluğunda ilk nüfus sayımı 1831*. Ankara: Başvekalet İstatistik 1943. Une analyse de ce document est proposée par Daniel Panzac, *La peste dans l'Empire ottoman 1700—1850*. Leuven: Editions Peeters 1985, pp. 240—261.

⁵) Enver Ziya Karal, *Osmanlı İmparatorluğunda*, pp. 57—58.

⁶) *Ibidem*, p. 12.

lation masculine *rum* de la ville *intra muros*. À condition d'appartenir au sexe fort et d'être de confession grecque orthodoxe, chaque Salonicien, quel que soit son âge, y figure. Le scribe a accompli si scrupuleusement sa tâche qu'il a même enregistré un nourrisson de 3 jours!

Cependant, il convient de signaler que, malgré son titre, cet inventaire n'a pas été réalisé seulement pour des raisons démographiques. Le principal objectif des autorités locales était d'établir la liste des toutes les personnes imposables, c'est-à-dire de tous ceux qui devaient la *cizye*. Rappelons qu'en pays islamique, la *cizye* est la taxe personnelle exigée de tous les sujets non-musulmans (désignés comme *zimmi*) pour la non-adoption de l'islam. En d'autres termes, elle est automatiquement supprimée lorsque l'imposé embrasse la foi du Prophète. La *cizye* est aussi une taxe proportionnelle: son montant dépend de la fortune du contribuable. Depuis ses origines jusqu'à sa suppression au XIX^e siècle, elle consistait en trois catégories:

- *a'la*, fixée à 60 piastres à l'époque qui nous intéresse et perçue par les plus aisés;
- *ewsat*, 30 piastres, catégorie concernant généralement les couches moyennes;
- *edna*, 15 piastres, somme versée habituellement par les adolescents, les apprentis et les plus pauvres.

En principe, tout homme libre et capable de gagner sa vie est imposable. *A contrario*, les femmes, les esclaves, les vieillards, les invalides ou les malades en sont exemptés. En dehors de ces cas prévus par la loi, notre document place encore parmi les individus qui ne paient pas l'impôt les *muhtar* (chefs de quartiers), les *kethüda* (chefs de corporations) et les *tulumbacı* (pompiers). Les *muhtar* et les *kethüda* doivent probablement le privilège dont ils jouissent au rôle qu'ils jouent au sein de la microsociété du quartier et du monde professionnel. Quant aux pompiers, il s'agit certainement de récompenser les services qu'ils rendent bénévolement en cas d'incendie. D'ailleurs, l'exemption qui leur est accordée ne représente guère un grand sacrifice pour le fisc: même dans les secteurs les plus peuplés, il est rarissime de trouver plus de deux *tulumbacı* par quartier ...

Une autre question qu'il nous faut soulever concerne l'objet même de l'inventaire: les Grecs orthodoxes. Pourquoi l'administration ottomane s'intéresse-t-elle plus à eux qu'aux autres non-musulmans? En d'autres termes, où sont les *defter* recensant les Juifs qui, dans la Salonique ottomane, constituaient — au moins sur le plan démographique — le groupe ethnique le plus important? Cette lacune des archives locales est-elle due au simple hasard? En réalité, nous sommes en droit de supposer, s'agissant des Juifs, que des documents semblables au registre n° 337 n'ont tout simplement pas existé.

En effet, il était assez fréquent que les Juifs de l'Empire ottoman versent la *cizye* collectivement, sous la forme d'une somme fixe, par l'intermédiaire de leurs autorités religieuses. Les chefs spirituels de chaque communauté étaient tenus de répartir les impôts dus à l'État proportionnellement à la

fortune de leurs ouailles. C'était la collectivité, en tant que personne morale, qui était responsable vis-à-vis du fisc ottoman, les dirigeants étant menacés de détention en cas de retard. Connu sous le nom de *maktu* (fixe), ce type de paiement a été, s'il faut en croire Joseph Nehama, largement pratiqué à Salonique⁷).

Si le *maktu* a été maintenu sans modifications fondamentales pendant des siècles, il n'en va pas de même pour le paiement individuel de la *cizye*. Cette dernière forme d'acquiescement a connu des transformations significatives à différentes époques et notamment dans les années 1830. Entre autres, c'est à cette époque que l'institution des *mültezim* («fermier» de l'impôt) a été supprimée. Désormais, c'est une commission — constituée de l'administrateur (*mütesellim-voyvoda*) de chaque circonscription, du juge religieux (*kadi*) ainsi que de deux notables chrétiens choisis par ceux-ci — qui est chargée de superviser la collecte de la *cizye*. Celle-ci n'est plus effectuée par des *kolcu* (employés du fisc) allant de quartier en quartier pour rassembler les sommes dues. À partir de 1833, ce sont les contribuables eux-mêmes qui se rendent jusqu'au bureau de l'administration, versent l'impôt et s'y font enregistrer⁸).

Le registre n° 337

Le registre n° 337 contient 112 pages. Sur ce total, 52 sont vierges. Notre document envisage les douze quartiers chrétiens que comptait la ville au XIX^e siècle et recense au total 3571 hommes. Il est intéressant de constater que ce chiffre ne correspond guère à celui qu'avait donné, quelques années auparavant, le recensement de 1831. D'après celui-ci, la communauté grecque orthodoxe de Salonique ne comptait à cette époque que 2760 individus de sexe masculin (soit 21,7% de l'ensemble de la population mâle de la ville). Si les informations données par le registre n° 337 sont exactes, l'orthodoxie salonicienne aurait fait, en l'espace de quatre ans, un bond de 811 âmes. Cet accroissement subit de près de 30% paraît tellement improbable qu'il y a tout lieu de penser que les recenseurs de 1831 ont mal fait leur travail.

Nos 3571 hommes sont répartis à travers la ville de la manière suivante:

Der mahalle-i Ay-Atanas	Quartier de Saint-Athanase	436
Der mahalle-i Ay-Atanas yabancıları	Les étrangers du quartier de Saint-Athanase	274

⁷) Joseph Nehama, Histoire des Israélites, vol. VII, pp. 539—541; voir aussi Halil Inalcık, «Djizya», dans *EI*², p. 573.

⁸) A propos des réformes en matière de *cizye* dans les provinces cf. notamment Musa Çadırcı, Tanzimat Döneminde Anadolu Kentleri'nin Sosyal ve Ekonomik Yapıları. Ankara: Türk Tarih Kurumu Basımevi 1991, pp. 328—330.

Der mahalle-i Kebir Manastır	Quartier du Grand Monastère	268
Der mahalle-i Aya-Kostantin	Quartier de Saint-Constantin	189
Der mahalle-i Ay-Pat	Quartier de Saint-Hépatios	419
Der mahalle-i Aya-Nikola	Quartier de Saint-Nicolas	305
Der mahalle-i Aya-Nikola yabancıları	Les étrangers du quartier de Saint-Nicolas	220
Der mahalle-i Tuzlu Çeşme	Quartier de la Fontaine salée	247
Der mahalle-i Panağuda	Quartier de la Petite Vierge	311
Der mahalle-i Metropolid	Quartier de l'Église métropolitaine	256
Der mahalle-i Yanık Manastır	Quartier du Monastère brûlé	329
Der mahalle-i Kızlar Manastırı	Quartier du Monastère des Filles	115
Der mahalle-i Tavşan Manastırı	Quartier du Monastère du Lièvre	93
Der mahalle-i Çavuş Manastır	Quartier du Monastère de Çavuş	156

Pour chaque contribuable recensé, nous est fourni:

1) son prénom et patronyme (par exemple, Nikola fils de Dimitri); 2) la couleur de sa moustache, indicateur fiable de l'âge, mais aussi signe caractéristique; 3) son âge; 4) la catégorie de *cizye* dont il ressortit;

Moins systématiquement, le rédacteur nous livre aussi des informations concernant,

5) sa profession; 6) son lieu d'origine; 7) et, éventuellement, son lieu de résidence, s'il a quitté la ville. 8) Enfin, lorsqu'il s'agit d'un chef de famille, ses fils (s'il y en a) sont enregistrés après lui dans l'ordre décroissant des âges. Après les fils, le scribe mentionne, si nous avons affaire à un maître artisan, ses apprentis.

Bien qu'il ne concerne qu'une partie relativement restreinte de la population salonicienne (juifs et musulmans en sont exclus, au grand dam de l'historien!), ce matériel nous permet de faire un certain nombre d'observations, notamment d'ordre démographique et socio-professionnel. Il nous invite aussi à nous pencher sur les mouvements migratoires qu'une métropole provinciale comme Salonique pouvait connaître à l'aube des *Tanzimat*, qu'il s'agisse de simples déplacements saisonniers ou de migrations définitives.

Des pyramides d'âges problématiques

Sur le plan démographique, notre inventaire fiscal nous permet en premier lieu de connaître la distribution des âges au sein de la population *rum* de Salonique. Le tableau (voir p. 113) donne, pour chaque tranche d'âges, les effectifs par quartier, exprimés en pourcentages de la population totale de chaque circonscription⁹⁾.

⁹⁾ Chaque colonne aurait dû normalement totaliser 100%. Les légères différences que l'on observe sont dues soit au mode de calcul (nous avons systéma-

Nous constatons aisément qu'il s'agit, dans l'ensemble, d'une population jeune. La part des enfants de moins de 12 ans est, en particulier, impressionnante: ils représentent, en moyenne, 31% de la totalité des hommes enregistrés. Ensemble avec les adolescents (tranche d'âges de 12 à 20 ans), ils dépassent, dans plusieurs secteurs, la moitié des effectifs masculins. Ainsi, dans le quartier grec le plus peuplé, celui de Ay-Atanas (710 personnes enregistrées), 53,4% des hommes ont moins de 20 ans, tandis que 8,25% seulement arrivent à franchir la cinquantaine. À Panağuda (311 personnes enregistrées), la situation est identique: 54% ont moins de 20 ans, 6,7% plus de 50; quant aux hommes âgés de 30 à 50 ans, il est frappant de constater qu'ils ne représentent, dans ce même quartier, que 20,5% des effectifs.

Toutefois, s'il ressort du tableau ci-dessus que les enfants occupaient une place importante dans la population grecque orthodoxe de Salonique, on y lit aussi, paradoxalement, un considérable déficit pour ce qui est de la jeunesse à proprement parler. En effet, les pyramides d'âges (pp. 114—115) nous permettent d'observer que, dans la grande majorité des quartiers grecs, les tranches de 12 à 20 et de 21 à 30 ans sont fortement sousreprésentées. Ce »trou« est d'autant plus étrange qu'il concerne la partie la plus productive de la population active.

Où sont passés les *palikaria* de Kebir Manastır? Que sont devenus ceux du quartier de Metropolis ou de Tuzlu Çeşme? Ont-ils été ravagés par l'une des nombreuses épidémies qui ont frappé Salonique au cours de la première moitié du XIX^e siècle ou sont-ils simplement partis faire fortune ailleurs? Le registre n° 337 ne donne, malheureusement, aucune indication précise à ce propos.

La maladie constitue un facteur à ne pas exclure. Due essentiellement aux marécages que forme le Vardar à l'ouest de la ville, la malaria est omniprésente dans la Salonique du XIX^e siècle. Les habitants doivent faire aussi face aux fréquentes épidémies de peste qui sévissent régulièrement dans la région. Parmi les plus meurtrières, celle de 1813—1818 a fait près de 15 000 victimes¹⁰). Ceux qui, en 1835, date de notre inventaire, ont entre 20 et 30 ans, étaient enfants ou venaient de naître durant ces années terribles. L'épidémie n'aurait-elle pas surtout frappé les nouveaux-nés et les enfants en bas âge? On peut le supposer, mais il est difficile, dans l'état actuel de nos connaissances, d'aller au-delà de la simple conjecture.

Deuxième hypothèse: les jeunes Grecs de Salonique sont partis. En effet, c'est très jeune que l'on se lance, à l'époque, dans la vie active. Or, plusieurs métiers du cru — en particulier, la production et la commercialisation de la bure (*aba*) — impliquent une certaine itinérance. De l'expédition saisonnière vers des foires proches ou lointaines à l'émigration définitive il n'y a qu'un

tiquement arrondi au premier chiffre après la virgule), soit à l'existence de quelques individus dont l'âge, pour des raisons diverses, nous était inconnu.

¹⁰) Telle est l'évaluation proposée par Daniel Panzac, *La peste*, p. 359, 379.

pas dont on peut penser qu'il fut souvent franchi. Que cette émigration ait surtout touché les nouveaux venus sur le marché du travail n'a rien d'étonnant. Il est assurément plus facile de partir à vingt ans, sans famille et bagages, que plus tard, lorsque les jeux sont déjà faits.

La capitale de l'Empire et les villes du littoral égéen de l'Anatolie, Smyrne en tête, semblent avoir été les principaux centres d'attraction. Une autre destination privilégiée: la Grèce. Depuis les débuts de l'insurrection grecque en 1821 en Morée, et plus encore depuis la fondation de l'État hellénique dans les années 30, les orthodoxes de Salonique ont été nombreux à émigrer vers le Sud¹¹). A côté de cette migration volontaire de type économique-patriotique, il y a eu aussi des départs massifs provoqués par l'échec du soulèvement des Grecs en Macédoine et les persécutions de l'élément chrétien qui l'ont suivi¹²).

Si la population grecque de Salonique se signale, à travers le registre n° 337, par sa vigoureuse jeunesse, nous ne pouvons néanmoins pas faire l'économie d'une interrogation de base. À l'époque qui nous occupe, où passe au juste la frontière entre les différents moments de la vie? À partir de quel âge cesse-t-on d'être »jeune«? Quand aborde-t-on la pente fatale de la vieillesse? Combien de printemps un Salonicien vit-il avant de sombrer dans la mort?

Malheureusement, notre document ne permet guère d'évaluer avec précision l'espérance de vie des contribuables qui y sont enregistrés. Il n'indique pas, en effet, la date de leur décès. Il ne donne que leur âge à un moment précis: le 3 ramazan 1250 (3 janvier 1835). Toutefois, il en ressort clairement que, vers 1830, la vie d'un *Rum* de Salonique n'était pas bien longue. Sur les 3571 hommes figurant sur le registre, il n'y a que 15% qui dépassent la quarantaine. Dans pratiquement tous les quartiers, les individus âgés de plus de 60 ans constituent des cas exceptionnels.

Au-delà de la vision d'ensemble qui se dégage de nos pyramides d'âges, nous ne pouvons manquer de remarquer les spécificités que présentent certains secteurs de la ville. Le premier quartier qui attire l'attention est celui de Çavuş Manastır, situé dans la ville haute, près de la citadelle. Il est frappant de constater que celui-ci compte très peu d'enfants, mais qu'il abrite, par contre, plusieurs centaines. Cette situation singulière s'explique aisément

¹¹) Pendant que les Hellènes se battent pour leur indépendance dans la Morée, en Macédoine l'élément grec bouillonne. Les Grecs de Chalcidique ou les moines du Mont Athos ne vont pas tarder à prendre les armes. Des nombreux groupes de brigands se forment. Le mouvement insurrectionnel va, malgré la flamme des combattants, échouer. À propos de la révolution en Macédoine, il existe une très riche bibliographie en langue grecque. Pour un bref aperçu du climat général de l'époque, voir P. Risal, *La ville convoitée-Salonique*. Paris: Perrin et Cie 1914, pp. 227—229.

¹²) À propos de ce départ vers l'Hellade, cf. Kirki Georgiadou, »Les Grecs de Thessaloniki«, dans: Gilles Veinstein (ed.), *Salonique 1850—1918*, pp. 119—128.

ment. La part relativement élevée des hommes âgés dans ce quartier est due aux 18 moines du monastère de Vlatéon, alias Çavuş Manastır. Cet établissement constituait, selon toute apparence, un point de rencontre pour les moines du troisième âge. La plupart affichaient gaillardement la soixantaine ou la septantaine. Le moine le plus jeune figurant sur notre registre a 45 ans¹³). Quant aux plus vieux, le record appartient aux 98 ans du gardien (*kapuci*) *Yemandi*, mais aussi — et surtout — aux 105 années de vie du moine *Efraym*¹⁴). Ces centenaires devaient-ils leur longévité à l'excellent microclimat de la ville haute ou à l'absence de stress de la vie monacale?

Perché au sommet de la colline, sur un rocher à 130 mètres au dessus du niveau de la mer, le couvent de Çavuş Manastır est le seul exemple d'établissement monastique de Salonique ayant survécu à la conquête ottomane. Administrativement indépendant de la Communauté grecque, il dispose d'importantes ressources provenant, pour l'essentiel, des nombreux biens immobiliers qui lui appartiennent dans la ville basse. À ces revenus réguliers, il faut aussi ajouter les rentrées d'argent procurées par la location, durant la saison estivale, des quelques cellules à des Saloniciens fortunés venus ici pour échapper aux chaleurs torrides de la ville¹⁵).

Les moines et les vacanciers n'étaient pas les seuls habitants du quartier. Dans une partie distincte, le registre fait aussi état de 28 *kiracı*, terme qu'il faut traduire ici par «muletiers» ou «transporteurs» et non pas par «locataires». Dans leur grande majorité, ces hommes apparaissent seuls, sans parents (fils, frère ou gendre) et sont classés dans la catégorie fiscale la plus basse. Même si le document ne le précise pas, on peut penser qu'il s'agissait de célibataires menant une modeste vie de gagne-petit. Avec une population constituée essentiellement de moines et de *bekâr*, il n'est guère étonnant que le quartier de Çavuş Manastır ait été peu prolifique.

Un autre quartier qui se singularise est celui de Yanık Manastır. Ici aussi, la part revenant aux enfants s'avère bien inférieure à la moyenne. La tranche d'âges de 21 à 30 ans y est, au contraire, fort bien fournie. Cela est d'autant plus remarquable qu'il s'agit du seul endroit où une telle concentration se laisse observer. Pourquoi une telle spécificité? Parce que nous avons affaire, selon toute probabilité, à un quartier de peuplement récent, avec une population constituée essentiellement d'immigrés. Si nous jetons un coup d'œil sur la liste des principaux lieux d'origines des Grecs de Salonique cette hypothèse se confirme. Après Ay-Atanas, c'est à Yanık Manastır que se trouve le plus grand nombre d'étrangers (*yabancı*). Parmi eux, les

¹³) Il s'agit de *Simyon*: registre n° 337 (désormais, nous ne mentionnerons dans nos renvois que le nom du quartier suivi, le cas échéant, du numéro d'ordre du contribuable), der mahalle-i Çavuş Manastır, n° 123.

¹⁴) Der mahalle-i Çavuş Manastır, n°s 116, 117.

¹⁵) Mary Adelaide Walker, *Through Macedonia to the Albanian Lakes*. Londres: Chapman and Hall 1864, p. 53.

groupes les plus saillants sont ceux des gens originaires de Debre (18 personnes enregistrées), de Karaferya (13 personnes) et de Manastır (12 personnes). La plupart de ces *yabancı* sont recensés seuls ou avec leurs frères. Faut-il en déduire qu'ils forment une population de célibataires venus en ville pour travailler? C'est probable, mais c'est difficile de l'affirmer avec certitude, car, rappelons-le, ni les épouses, ni les filles, ni, possiblement, les enfants laissés au village, ne sont pris en considération par le scribe de la commission chargée de décompter les contribuables.

Le quartier de Yanık Manastır ne se signale pas seulement par le profil particulier de son peuplement. Il se distingue aussi par son emplacement dans le tissu urbain. En effet, il se situe dans la partie ouest de Salonique, au sud de la porte de Vardar, en bordure de la ville, très nettement à l'écart de la zone massivement habitée par les Grecs. Au moment où a lieu notre recensement, la métropole macédonienne est encore entourée de murailles de toutes parts. La façade ouest de Yanık Manastır est, pour l'essentiel, constituée de remparts. Pourquoi les jeunes immigrés de Karaferya ou de Manastır viennent-ils s'établir ici? Tout d'abord, il faut signaler l'existence dans ce secteur, depuis plusieurs siècles, d'un petit noyau de Grecs, réunis autour de la paroisse de Ayo-Mina (Saint-Menas)¹⁶). Mais si Yanık Manastır attire les immigrés, c'est aussi, précisément, en raison de sa situation géographique. Que les «étrangers» aillent s'établir à la périphérie de la ville, loin des gens du cru, n'a rien de singulier. Il s'agit, au contraire, d'un comportement typique des populations nouvelles, qui tendent à rester «en marge» de la cité, soit pour des raisons économiques soit par refus d'une intégration entière au sein de la société locale.

Autre quartier, autres données démographiques. Si à Yanık Manastır et à Çavuş Manastır les enfants sont rares, il en va tout autrement à Tavşan Manastır. Ici, le nombre d'enfants et d'adolescents est particulièrement élevé, bien supérieur à la moyenne. Pour l'heure, ce phénomène nous est incompréhensible. Remarquons cependant que nous avons affaire à un quartier qui présente, lui aussi, un profil bien particulier. Coupé du secteur grec de la ville et situé au cœur du quartier musulman de Ahmed Subaşı, il ne comprend que 24 maisons, toutes construites dans la cour de l'ancien monastère de Lagoudiani¹⁷). Notons au passage que les locaux et les dépendances du Lagoudiani appartenaient au monastère de Vlatéon. Il est donc probable que les 93 individus recensés dans ce quartier s'y trouvaient à titre de locataires. Cela n'explique certes pas l'abondance de leur progéniture. Tout au plus pouvons-nous imaginer qu'ils bénéficiaient d'un style de vie — mais encore? — favorable à l'accroissement de l'espèce. À défaut de pouvoir avancer

¹⁶) Vassilis Demetriades, Τοπογραφία της Θεσσαλονίκης κατά την εποχή της τουρκοκρατίας 1430—1912. Thessaloniki: Heteria Makedonikon Spoudon 1983, p. 73.

¹⁷) Ibidem, p. 76, 268.

quelque hypothèse plausible, reconnaissons qu'il est hasardeux de calculer des pourcentages à partir d'effectifs si restreints.

Aux quartiers bien pourvus en enfants et adolescents, on peut opposer ceux qui se signalent par des populations vieillissantes. Tels sont notamment les cas de Kebir Manastir et de Metropolitid. Dans ces secteurs, les tranches d'âges de 51 à 60 et de 61 à 70 ans sont assez bien représentées. La proximité immédiate de la mer n'y serait-elle pas pour quelque chose? Ces deux quartiers étant, l'un et l'autre, situés au bord de l'eau, il est possible, en effet, que leurs habitants aient été, plus que les autres Saloniciens, de gros consommateurs de poisson et aient bénéficié, de la sorte, d'une alimentation »macrobiotique«. Il apparaît peu probable, en revanche, qu'ils aient tiré quelque profit de l'air marin. C'est qu'en cette première moitié du XIX^e siècle, les habitations de cette partie de la ville sont encore fort malsaines. Les grandes murailles qui s'élèvent devant les maisons en bois basses coupent les vents du golfe sans parvenir, pour autant, à empêcher l'humidité d'y pénétrer.

Enfin, un autre quartier qui doit retenir notre attention est celui de Ay-Atanas qui se distingue par un »trou« considérable dans la tranche d'âges allant de 21 à 30 ans: cette dernière ne représente que 9,2% de la population autochtone du *mahalle*. À ce pourcentage très faible, on peut opposer celui des *yabancı* du même quartier qui s'élève, lui, à 19,7%, rejoignant les taux observés dans les autres secteurs. L'important déficit en hommes adultes que connaît le quartier de Ay-Atanas est d'autant plus surprenant qu'il concerne le quartier grec le plus peuplé de Salonique. Avec ses 710 hommes, autochtones et étrangers confondus, Ay-Atanas totalise à lui seul près du cinquième de la population orthodoxe de la ville.

Une explication satisfaisante de ce phénomène nous est donnée par le document lui-même. Si nous examinons celui-ci d'un peu plus près, nous constatons que c'est à Ay-Atanas que sont enregistrés le plus grand nombre de départs saisonniers. Naturellement, ceux qui sont partis de manière définitive ne figurent pas sur notre registre. Mais, il est évident que nous avons affaire à un quartier que l'on quitte volontiers pour aller chercher fortune ailleurs. L'itinérance saisonnière constitue bien souvent — nous l'avons déjà noté — une première étape dans la voie de l'émigration définitive.

À quel âge devient-on père?

Une autre question que notre matériel nous suggère de poser concerne l'âge moyen auquel un *Rum* de Salonique devient père pour la première fois. La réponse n'est guère simple: même s'il est aisé de déduire de l'âge du fils aîné celui qu'avait son père au moment de sa naissance, il y a toujours une chance sur deux pour que le premier enfant ait été une fille ...

Il ressort toutefois des informations dont nous disposons que les Saloniciens ne devaient à cette époque connaître les joies de la paternité qu'assez tardivement, entre 30 et 40 ans. Un rapide calcul confirme cette première impression: l'âge auquel nos contribuables ont leur premier enfant se situe en moyenne à 31,5 ans.

Pour obtenir ce résultat, il suffit d'isoler les pères dont il est certain que le premier fils enregistré est le fils aîné. Mais comment le savoir? Comment affirmer qu'avant celui qui apparaît comme le plus âgé, il n'y en a pas eu d'autres ne figurant pas — pour diverses raisons — dans le registre? La réponse est simple. Une vieille coutume des Grecs orthodoxes — à laquelle bien peu de parents passent outre — veut que la fille ou le fils aîné reçoivent le prénom de la grande-mère ou du grand-père paternels. Dans notre document, lorsque aucun des garçons enregistrés pour le compte d'un même chef de famille ne porte le nom de son grand-père, cela signifie très probablement qu'il y a ailleurs un ou plusieurs frères plus âgés. Où sont-ils?

Tout d'abord, nous pouvons supposer qu'ils ont déjà quitté le foyer familial pour établir leur propre ménage. Naturellement, partir ne veut pas toujours dire s'en aller au loin. Ces jeunes chefs de famille ont pu simplement déménager deux rues plus loin, ou dans un autre quartier. De toutes façons, il est très difficile — voire impossible — de les repérer. Les informations fournies par le registre ne permettent malheureusement pas de dessiner les réseaux de parenté à travers la ville.

Autre hypothèse: le porteur du prénom du grand-père paternel est déjà décédé au moment du recensement. Mais si tel est le cas, nous retrouvons assez fréquemment le prénom du grand-père paternel chez l'un des autres enfants. Il s'agit en général du dernier né, venu à un moment où on ne l'attendait plus, et à qui les heureux parents se sont empressés de donner le prénom de l'aîné emporté, non seulement pour honorer sa mémoire, mais aussi — et surtout! — pour conserver la trace onomastique de la lignée paternelle. C'est ainsi que *Mite*, le *basmaci*, habitant du quartier Aya-Kostantin, donne à son benjamin le prénom de son père, *Yorgi*. Ce petit garçon naît lorsque *Mite* a 47 ans et une famille déjà nombreuse¹⁸⁾; âgé de 45 ans, *Panayot*, fils de *Polyzo*, a deux garçons: *Yorgi*, 13 ans et *Polyzo*, 7 ans¹⁹⁾.

Quoi qu'il en soit, il est aisé de constater que les Grecs de Salonique ont d'habitude leur premier enfant à plus de 30 ans. C'est dire qu'ils se marient aussi assez tardivement. En effet, dans une société où le mariage est inconcevable sans ses fruits, il est courant de fêter la naissance du premier successeur dans l'année qui suit les noces.

Que nos contribuables ne choisissent leur partenaire de vie qu'aux alentours de la trentaine, n'a rien de particulièrement frappant. Le mariage tardif constitue, en réalité, un trait caractéristique des sociétés méditerranéen-

¹⁸⁾ Der mahalle-i Aya-Kostantin, n° 56.

¹⁹⁾ Der mahalle-i Aya-Nikola, n° 120.

nes traditionnelles. Plusieurs travaux ont déjà montré que dans des nombreuses régions du sud-est européen il est fréquent de voir aussi bien les garçons que les filles rester sous le toit paternel jusque vers l'âge de 30 ans²⁰). Les sociétés provinciales ne sont pas les seules à être touchées par ce phénomène. Les recherches de Cem Behar et de Alan Duben sur les ménages stambouliotes nous apprennent que l'âge au mariage des hommes est également assez élevé dans la capitale de l'Empire ottoman: vers la fin du XIX^e siècle, dans le tiers des cas étudiés, l'époux a plus de 35 ans au moment des noces!²¹)

Si les orthodoxes de Salonique se marient tard et deviennent pères en moyenne à l'âge de 31,5 ans, il convient néanmoins de noter que les choses ne se présentent pas de manière strictement identique dans les douze quartiers chrétiens de la ville. Entre eux, les différences sont parfois considérables. Le tableau ci-dessous présente, pour chacun des *mahalle*, l'âge moyen auquel un orthodoxe devient pour la première fois père:

Der mahalle-i Ay-Atanas	37,8
Der mahalle-i Ay-Atanas yabancıları	30,2
Der mahalle-i Kebir Manastır	30,7
Der mahalle-i Aya-Kostantin	31,2
Der mahalle-i Ay-Pat	33,5
Der mahalle-i Aya-Nikola	33,9
Der mahalle-i Aya-Nikola yabancıları	28,6
Der mahalle-i Tuzlu Çeşme	34,7
Der mahalle-i Panağuda	30,2
Der mahalle-i Metropolitid	30,7
Der mahalle-i Yanık Manastır	28,8
Der mahalle-i Kızlar Manastırı	25
Der mahalle-i Tavşan Manastırı	35,2
Der mahalle-i Çavuş Manastır	31,7

Il n'y a que trois quartiers où l'âge moyen à la première paternité est inférieur à 30 ans: Kızlar Manastır, Yanık Manastır et enfin la partie réservée aux yabancı dans le *mahalle* de Aya-Nikola. Dans les deux derniers cas, il s'agit de populations constituées en grande partie d'«étrangers» originaires de régions rurales. Contrairement aux Saloniciens de souche, ceux-ci ont leur premier enfant bien avant de franchir la trentaine. C'est dire aussi qu'ils se marient relativement jeunes. Devons-nous en conclure que le mariage tar-

²⁰) Voir notamment, John Peristiany (ed.) (avec la collaboration de M. E. Handman), *Le prix de l'alliance en Méditerranée*. Paris: Editions du C.N.R.S. 1989, qui donne une importante bibliographie.

²¹) Alan Duben — Cem Behar, *Istanbul households. Marriage, family and fertility, 1880—1940*. Cambridge: Cambridge University Press 1991, p. 127.

dif est un trait caractéristique des sociétés urbaines? Qu'en revanche filles et garçons des villages de l'intérieur fêtent leurs noces beaucoup plus tôt qu'en ville?

Toutefois, cette corrélation entre lieu d'origine et âge au mariage ne se confirme pas dans le cas du quartier de Kızlar Manastırı. Ici aussi, l'âge auquel on devient père pour la première fois est très bas (seulement 25 ans!). Mais, nous n'y trouvons que quatre individus recensés comme «étrangers» sur un total de 115 contribuables. Cela dit, la spécificité de ce quartier, qui présente un certain nombre de similitudes avec celui de Tavşan Manastırı, saute aux yeux. Comme Tavşan Manastırı, Kızlar Manastırı est constitué de peu de chose: deux rues autour de l'église-monastère de Sainte-Theodora, désignée par les Turcs sous le nom de «Monastère des Filles». Situé au cœur des quartiers juifs, ce *mahalle* compte environ une trentaine de ménages de condition moyenne²²). La faiblesse de ces effectifs explique peut-être le caractère «atypique» des moyennes qui en découlent.

Les dimensions d'un foyer orthodoxe moyen de Salonique

Surtout pour les hommes, se marier tardivement ne constitue nullement un obstacle à la procréation. Au demeurant, si les hommes attendent d'avoir dépassé le cap de la trentaine pour convoler en justes noces, cela ne signifie pas que les femmes font de même. Une des caractéristiques du mariage méditerranéen est l'importante différence d'âge entre les époux. Dans les sociétés de la Méditerranée orientale, il est fréquent que le mari ait 10, 20 ou même 30 ans de plus que son épouse²³). Concrètement, cela veut dire que même s'il s'est marié à un âge avancé, un chef de famille peut espérer avoir une abondante progéniture.

Qu'en était-il au juste dans la Salonique des années 1830? Les données dont nous disposons ne nous permettent malheureusement pas de répondre à cette question avec précision. En effet, si le registre n° 337 énumère même les nourrissons mâles âgés de quelques jours, il ne décompte, en revanche, aucune femme. En d'autres termes, il nous est impossible de connaître le nombre exact d'individus que comprenait chaque foyer. La seule ressource que nous ayons, pour avoir une idée approximative de la dimension des foyers, est de multiplier nos effectifs masculins par 2 (ou un coefficient proche de 2).

Appliquée aux données fournies par notre document, cette méthode de calcul des plus sommaires nous permet néanmoins de penser que, vers 1830,

²²) Vassilis Demetriades, *Τοπογραφία*, p. 76, où il note l'existence de 33 maisons dans ce quartier au début du XX^e siècle.

²³) Voir à ce propos Alan Duben — Cem Behar, *Istanbul households*, p. 127.

la taille moyenne d'une famille grecque de Salonique ne devait pas être très différente de celle d'aujourd'hui. Citons, à titre d'exemple, les cas des quelques *mahalle* que nous avons étudiés d'un peu plus près. Sur les 70 chefs de famille enregistrés dans le quartier de Kebir Manastır, nous en comptons 33 (soit 47,14%) qui n'ont qu'un seul fils. 27 (soit 38,57%) ont deux fils. 9 seulement (soit 12,8%) en ont trois. Il y en a aussi un qui figure avec 5 fils. À Ay-Pat, les choses sont assez semblables. La grande majorité des 103 pères qui y sont recensés ont un (64 personnes, soit 62,13%) ou deux (32 personnes, soit 31,06%) garçons. Les familles comptant plus de deux fils sont, comme à Kebir Manastır, fort peu nombreuses: nous n'en avons recensé que 7 (2 pères dotés de trois garçons; 5 affichant chacun quatre garçons). Dans le quartier de Panağuda, nous comptons 68 pères. Sur ce total, près de 84% ont un ou deux fils. Il y en a 5 (soit 7,35%) avec trois garçons et 4 (soit 5,88%) avec quatre. Enfin, dans ce même *mahalle*, nous recensons un père ayant six fils. Tenu de payer la somme la plus élevée de *cizye (a'la)*, celui-ci est sans doute un homme relativement fortuné. Il s'agit de *Zaharo*, 53 ans, orfèvre²⁴).

Cette dernière remarque nous incite à poser une nouvelle question: y-a-t-il corrélation entre nombre d'enfants et état de fortune? Notre matériel ne fait pas toujours ressortir de manière nette un tel rapport. Dans le quartier de Panağuda, par exemple, sur un total de huit pères de familles nombreuses (trois ou quatre fils), nous n'en comptons aucun qui verse la somme la plus élevée (*a'la*) de *cizye*²⁵). Un cas, néanmoins, à retenir: le marchand de raisins (*üzümçü*) *Panayot*, fils de *Konomo*, 40 ans, père de quatre garçons, figure comme *beratlı*, exempté d'impôt²⁶). À Ay-Pat, les choses sont plus nuancées. Ici, nous recensons cinq chefs de famille ayant quatre fils chacun. Parmi eux, il y en a deux classés dans la catégorie fiscale moyenne (*awsat*), deux dans la plus élevée (*a'la*) et un seul qui verse la somme la plus basse (*edna*)²⁷). Dans le quartier de Kebir Manastır, à deux exceptions près, les chefs de familles nombreuses se situent dans la catégorie des fortunes moyennes²⁸).

Si le nombre d'enfants n'est pas toujours en relation directe avec l'état de fortune du chef de famille, il semble l'être, au contraire, avec le métier qu'exerce celui-ci. C'est du moins ce qui transparaît à travers nos données. Le cas le plus frappant est celui de Kebir Manastır²⁹). Dans ce quartier, la grande majorité des pères recensés ont des professions dont l'exercice néces-

²⁴) Der mahalle-i Panağuda, n° 149.

²⁵) Der mahalle-i Panağuda, n°s 1, 41, 68, 115, 131, 160, 259, 271.

²⁶) Der mahalle-i Panağuda, n° 1.

²⁷) Pour Ay-Pat, voir der mahalle-i Ay-Pat, n°s 40, 45, 79, 95, 196.

²⁸) Der mahalle-i Kebir Manastır, n°s 23, 62, 69, 78, 86, 93, 119, 154, 207, 228.

²⁹) Dans le quartier de Kebir Manastır, les familles que nous avons considérées comme »nombreuses« comptent généralement trois fils.

site une main-d'œuvre importante. Nous y trouvons, notamment, deux pêcheurs, un tailleur, un chausseur, un fabricant de bure (*aba*) et un autre d'*alaca*, ce dernier avec cinq fils. À Ay-Pat, parmi les contribuables bien nantis en progéniture masculine, le scribe signale, entre autres, un teinturier et un fabricant d'*alaca*.

Dans l'ensemble, il ressort clairement de notre registre que le foyer grec orthodoxe moyen de Salonique est constitué dans les années 30 du XIX^e siècle d'une famille nucléaire, assez semblable à celle que nous connaissons aujourd'hui. Sauf exception, il ne semble pas que les grand-parents fassent partie du foyer. Mais il ne s'agit là peut-être que d'une vision administrative des choses. Pour le fisc ottoman, l'unité familiale n'est constituée, à l'époque qui nous occupe, que de deux générations: celle des parents et celle des enfants célibataires. Une fois mariés, les enfants ne sont plus comptabilisés avec leur père; ils forment à leur tour une nouvelle entité fiscale. Dans la réalité cependant, il est probable qu'il en allait souvent autrement. Aujourd'hui encore, il est courant, dans les familles grecques, que les parents de l'un ou de l'autre conjoint soient accueillis, dans leur vieil âge, sous le toit familial et cohabitent ainsi avec leurs enfants et petits enfants.

Deux types de familles »élargies«

Si le foyer nucléaire, formée des époux et de leurs enfants, semble être le modèle le plus largement répandu, nous rencontrons toutefois un certain nombre de familles qui se démarquent de ce type de base soit qu'elles comprennent aussi les frères (*karındaş*) du »pater familias«, soit qu'on y trouve un gendre (*damad*).

Lorsqu'ils apparaissent dans notre document, les *karındaş* sont toujours célibataires et toujours plus jeunes que celui à qui revient le rôle de chef de famille. Pourquoi se retrouvent-ils sous la tutelle de leur frère aîné? Sans doute parce que leur père est mort et qu'il appartient désormais au fils le plus âgé de prendre à sa charge — morale et financière — tous ceux, parmi ses frères, qui n'ont pas encore fondé leur propre famille. Il se peut aussi que le père soit simplement absent, qu'il se trouve ailleurs. Tel est le cas notamment lorsque nous avons affaire à des jeunes migrants venus à Salonique pour y travailler et réunir — à leur grand déplaisir — de quoi constituer les trousseaux de mariage de leurs sœurs restées au village.

À titre d'exemple, le tableau ci-dessous donne la liste des chefs de famille installés dans le quartier de Ay-Atanas avec, sous leur toit, un ou plusieurs *karındaş*. Il est frappant de constater qu'il s'agit, dans la plupart des cas, d'individus très jeunes ayant sous leur protection des frères encore plus jeunes.

Meropi Anastassiadou

N° d'ordre	Nom, âge et éventuellement métier du chef de famille	Frère(s) faisant partie du même «foyer fiscal»
7	Istavri, 20 ans	Grigor, 14 ans; Vangel, 6 ans
93	Kiranta, 15 ans	Kostantin, 3 ans
168	l'armurier Mihal, 20 ans	Kostantin, 15 ans
170	le marchand de légumes Tano, 22 ans	le cordonnier Dimitri, 20 ans; Lifder, 15 ans; Panayot, 12 ans
188	Dimitri, 21 ans	Andrya, 18 ans; Kostantin, 16 ans; Dimitri, 11 ans
206	le boulanger Dimitri, 48 ans	Kostantin, 24 ans
236	Aktasios, 12 ans	Nikola, 8 ans; Lifder, 6 ans; Yorgi, 3 ans
247	Nikola, 14 ans	Dimitri, 2 ans
249	le <i>abaci</i> Yorgi, 25 ans	Lifder, 20 ans; Istavri, 5 ans
267	Dimitri, 13 ans	Yovan, 8 ans
282	Merkuryo, 11 ans	Yovan, 9 ans
303	le mendiant Angelaki, 75 ans	Dimitri, 60 ans
315	le commerçant Duka, 40 ans	Kostantin, 31 ans; Lifder, 29 ans
331	le <i>abaci</i> Panayot, 37 ans	Yorgi, 18 ans
353	le parfumeur Polyzo, 15 ans	Todori, 11 ans
358	Anastas, 14 ans	Yorgi, 6 ans; Lifder, 3 ans
362	le <i>abaci</i> Diamandi, 15 ans	Petro, 9 ans
403	le sellier Apostol, 15 ans	Lazaros, 10 ans

L'autre type de famille «élargie» que nous rencontrons se caractérise par la cohabitation du gendre (*damad*) avec son beau-père. Connu sous le nom de *soghambros* (marié en gendre), ce cas de figure est surtout usuel lorsque le beau-père n'a pas de fils. Le gendre supplée au sein du foyer paternel de son épouse à l'absence d'héritiers mâles. Aux yeux des beaux-parents, c'est à travers le *damad* qu'est notamment assurée la transmission aux générations suivantes du patrimoine familial³⁰). Mais, ce n'est pas toujours le manque de fils qui explique la présence d'un *soghambros*. Bien souvent, il arrive aussi qu'un homme aille habiter chez son beau-père parce que la fortune et le rang social de la famille de son épouse sont nettement supérieurs aux siens et permettent au jeune couple une vie plus confortable. Enfin, il est assez fréquent qu'un homme soit obligé de vivre en *soghambros* quand il n'a pas les moyens d'assurer une installation autonome pour lui-même et sa femme. Curieusement, c'est surtout ce dernier type de *soghambros* démunis

³⁰) Voir entre autres, Roger Just, «Qu'est-ce qu'une dot? Interprétation et pratique des prestations matrimoniales à Meganisi», in John Peristiany (ed.), *Le prix de l'alliance*, p. 327.

de moyens d'existence qui a marqué l'imaginaire populaire. Cela tient peut-être au fait que »se marier en gendre«, quelle que soit la raison d'un tel mariage, est toujours quelque peu déplaisant pour la personne concernée. Car, vivre aux frais de son beau-père met en cause — du moins aux yeux de l'entourage social — sa capacité d'accomplir la principale fonction de l'homme, celle qui consiste à entretenir sa famille.

En 1835, c'est dans le quartier de Kebir Manastir que les *soghambros* étaient les plus nombreux. Il ne s'agit, au total, que de cinq cas. Le tableau ci-dessous présente la situation fiscale et professionnelle de chacun des membres (masculins) de ces foyers élargis:

N° d'inventaire	Nom, âge, métier et catégorie fiscale du chef de famille	Nom, âge de ses fils	Nom, âge, métier et catégorie fiscale du gendre (<i>damad</i>)
66	le brocanteur <i>Todori</i> , fils de <i>Yanni</i> , 40 ans; <i>awsat</i>	<i>Sava</i> , 6 ans	le chausseur <i>Panayot</i> , fils de <i>Yorgi</i> , 25 ans; <i>awsat</i>
105	le <i>abacı</i> <i>Petro</i> , fils de <i>Yorgi</i> , 62 ans; <i>awsat</i>	<i>Todori</i> , 23 ans, <i>awsat</i> ; <i>Andon</i> , 17 ans, <i>awsat</i>	le <i>abacı</i> <i>Manol</i> , fils de <i>Dimitri</i> , 35 ans; <i>a'la</i>
115	le marchand de pâtes (<i>şehriyeci</i>) <i>Yanaki</i> , fils de <i>Abazi</i> , 45 ans; <i>a'la</i>	<i>Lifder</i> , 8 ans	le <i>abacı</i> <i>Dello</i> , fils de <i>Izo</i> , 30 ans; <i>awsat</i>
179	le fabricant/marchand de nattes (<i>hasırcı</i>) <i>Yorgi</i> , fils de <i>Kostantin</i> , 50 ans; <i>awsat</i>	<i>Kostantin</i> , 30 ans, <i>awsat</i> ; <i>Asteryo</i> , 2 ans	<i>Kostantin</i> , fils de <i>Argir</i> , 28 ans; <i>awsat</i>
193	<i>Todori</i> , 60 ans; <i>awsat</i>	<i>Petro</i> , 17 ans, <i>awsat</i>	le fabricant/marchand de pâtes (<i>şehriyeci</i>) <i>Hristo</i> , fils de <i>Nikola</i> , 30 ans; <i>awsat</i>

Remarquons tout d'abord qu'aucune des cinq familles de Kebir Manastir n'est privée de fils légitimes. Il ne s'agit donc pas ici, pour les *damad*, de se substituer à l'héritier mâle manquant. Il est aussi intéressant de constater que nos exemples de Kebir Manastir ne confirment guère le cliché du *soghambros* nécessiteux. La plupart des beaux-pères et de gendres recensés dans ce quartier sont classés dans la catégorie fiscale moyenne (*awsat*); il y en a même deux qui paient l'impôt le plus élevé (*a'la*). Cela dit, il se peut que la situation financière des *damad* ait été influencée par celle de leur

beau-père. Le scribe n'est malheureusement pas allé jusqu'à noter ce que les gendres avaient en poche avant leur mariage.

Les «absents»

Lorsqu'un contribuable ne se trouve pas à Salonique, le scribe ottoman nous le fait généralement savoir. Dans la mesure du possible, il note aussi le lieu où il s'est rendu. Ces indications concernent pour l'essentiel les déplacements temporaires des Saloniciens. Mais elles nous permettent aussi de nous faire une certaine idée des départs définitifs. Parmi les «absents», quelques individus sont en effet portés sur le registre avec la mention «établi à tel endroit» (... *erkan*). D'autres sont présentés comme «en fuite» (*firar*). Enfin, on peut aussi supposer qu'un certain nombre de contribuables notés simplement comme «absents» sont, en réalité, partis sans retour.

Quelles sont les destinations préférées des Grecs de Salonique? Dans quels quartiers trouve-t-on les populations le plus mobiles? Le tableau (voir p. 116) vise à répondre à ces deux questions.

À la lecture de ce tableau, deux grandes zones d'attraction se dessinent: la Roumélie ottomane et l'Anatolie. En ce qui concerne cette seconde destination, remarquons que le scribe ne spécifie pas toujours la localité dans laquelle se trouve le contribuable en déplacement. À Ay-Atanas, en particulier, sont recensés 26 individus dont il nous est dit, sans autre précision, qu'ils sont en Anatolie (*Anadolu'da*). Cela tient très probablement au fait que ces «absents» ont une activité itinérante et qu'il est donc impossible de les localiser avec exactitude. En l'occurrence, à Ay-Atanas, nous avons affaire à 26 personnes qui exercent tous, sans exception, le métier d'*abacı*. Fidèles à une vieille tradition, les *abacı* des Balkans destinent une partie importante de leur production aux marchés de la capitale et de l'Asie Mineure. Cependant, depuis le début du XIX^e siècle, ce ne sont plus des intermédiaires qui négocient la vente de *l'aba*; les artisans se déplacent eux-mêmes pour vendre leur marchandise. Chaque automne, maîtres et apprentis partent en caravanes vers l'Anatolie. Pendant plusieurs mois, ils voyagent à l'intérieur du pays, vont d'un village à l'autre et participent aux foires locales. Bien souvent, ils confectionnent même des vêtements sur place³¹). Ce n'est qu'au début du printemps qu'ils prennent le chemin du retour.

À côté de ces *abacı* itinérants, nous rencontrons près d'une quarantaine d'individus dotés d'une adresse plus précise: Smyrne. De toute évidence, la riche métropole égéenne — avec laquelle Salonique est encore loin de pou-

³¹) Nikolaj Todorov, *La ville balkanique aux XV^e—XIX^e siècles, développement socio-économique et démographique*. Version française établie par Paul Dumont. Bucarest: Association Internationale d'Etudes du Sud-est européen 1980, pp. 208—210.

voir rivaliser — attire beaucoup les Saloniciens. Dans presque tous les *mahalle* grecs de la ville, on dénombre quelques familles dont un ou plusieurs membres se trouvent à Smyrne (*İzmir'de*).

Dans ce lot des départs vers Smyrne, ce sont encore les *abacı* qui sont les plus nombreux³²). Mais à côté d'eux figurent aussi des jeunes gens dont la profession n'est pas toujours indiquée. Citons, à titre d'exemple, les cas de *Mihal*, 17 ans, fils du pêcheur *Nikola*; *Kostantin*, 20 ans; *Nikola*, fils de *Yanni*, 23 ans. Absents à Smyrne au moment du recensement, tous les trois sont domiciliés à Kebir Manastır³³). Parfois, ce sont même des adolescents qui quittent Salonique. C'est ainsi que le marchand de volaille *Yanni*, habitant de Ay-Pat, envoie ses fils, *Panayot*, 15 ans, et *Vaşil*, 12 ans, à Smyrne. Y sont-ils allés pour y apprendre un métier?³⁴) Outre ces jeunes sans profession déclarée et les *abacı*, le scribe mentionne deux boulangers (*habbaz*, *etmekçi*)³⁵) et un marchand de raisins (*üzümcü*)³⁶).

L'intérêt que les Saloniciens manifestent pour Smyrne n'a rien d'extraordinaire. Grâce à son port, qui connaît le trafic maritime le plus dense en Méditerranée orientale, cette ville est un important centre de transactions commerciales. Son marché compte parmi les plus actifs de la région et ceux qui le pratiquent réussissent souvent à s'enrichir. En outre, il existe à Smyrne une communauté orthodoxe nombreuse et prospère, prête à accueillir et à donner du travail aux Grecs venus d'ailleurs.

Ce qui surprend davantage, c'est que les autres cités portuaires de la Méditerranée orientale ne font pas l'objet d'un engouement comparable, malgré leurs atouts économiques. Alexandrie — pourtant si chère au cœur du khédive d'Égypte et aux négociants grecs de son entourage — ne réussit à attirer que cinq personnes, venues toutes du même quartier et exerçant le même métier, celui de *haftancı* (fabricant de caftans). Quant à la capitale, Istanbul, elle s'avère encore moins attrayante. La communauté orthodoxe de Salonique n'y envoie, au total, que quatre personnes: les deux jeunes fils d'un commerçant (*tüccar*) *beratlı*; un *kürkçü* (fourreur, fabricant de manteaux) assez aisé et un individu dont la profession n'est pas indiquée³⁷).

Pourquoi une telle préférence pour Smyrne et, par contraste, un tel manque d'intérêt pour la capitale ottomane et les autres villes portuaires de la région? En raison, très probablement, d'une certaine complémentarité

³²) Voir pour Ay-Pat, n° 259; Tuzlu Çeşme, n°s 62, 71, 135, 148; Aya-Nikola yabancıları, n° 129; Metropolitid, n°s 20, 72; Kebir Manastır, n°s 27, 105, 106, 107, 175, 188, etc.

³³) Der mahalle-i Kebir Manastır, n°s 24, 29 et 100.

³⁴) Der mahalle-i Ay-Pat, n°s 30, 31, 32.

³⁵) Il s'agit de *Yanni*, 48 ans: Aya-Nikola, n° 133; et de *Nikola*, 70 ans: Ay-Atanas, n° 179.

³⁶) Der mahalle-i Kebir Manastır, n° 174: il s'agit de *Angelaki*, 38 ans, *a'la*.

³⁷) Der mahalle-i Kebir Manastır, n° 77; der mahalle-i Ay-Atanas, n°s 209, 210.

économique entre la Macédoine et les provinces égéennes de l'Anatolie. A dû également jouer un rôle l'existence de bonnes liaisons maritimes entre Smyrne et Salonique. Il est possible enfin que, situées de part et d'autre d'une mer commune, les deux métropoles régionales aient été reliées l'une à l'autre par des réseaux familiaux et affectifs dont nous ne pouvons, pour l'heure, que soupçonner l'existence.

Lorsqu'ils ne traversent pas l'Égée pour se rendre en Anatolie, les contribuables »absents« dépassent rarement les frontières de la péninsule et témoignent d'une nette préférence pour des localités de l'hinterland macédonien telles que Debre, Drama, Doyran, Gevgeli, etc. Au demeurant, ces déplacements ne concernent qu'un petit nombre de personnes. Les records sont détenus par les localités relativement lointaines de Debre, Siroz et Manastir qui accueillent, chacune, une demi douzaine de Saloniciens.

Malheureusement, la profession des »absents« n'est pas toujours indiquée et il est donc difficile d'établir une liste précise des métiers qui favorisent l'itinérance. Les rares indications données par le scribe suggèrent néanmoins quelques pistes. C'est ainsi, par exemple, que nous savons que *Zisi*, 20 ans, habitant du quartier de Panağuda, parti pour Balca, est un *alacaci*³⁸); que *Dimitri*, 40 ans, domicilié à Metropolitid et qui se trouve à Bucarest au moment du recensement, est un *tüfenkçi* (armurier)³⁹); que les deux *Lifder* qui ont quitté leur quartier de Ay-Atanas pour aller tenter leur chance en Égypte (*Mısır*) travaillaient l'un comme tailleur (*terzi*), l'autre comme cafetier (*kahveci*)⁴⁰).

À l'évidence, les activités liées à la fabrication et à la commercialisation des textiles constituent une spécialité salonicienne fort prisée à l'extérieur. Notons d'autre part qu'un métier tel que l'armurerie, qui prend appui sur la maîtrise d'une technologie relativement complexe, peut lui aussi s'exporter assez facilement. Les choses sont moins patentes en ce qui concerne la profession de *kahveci*, celle-ci ne nécessitant, à notre connaissance, aucun savoir-faire particulier.

Signalons encore, parmi les contribuables absents, deux petits groupes qui attirent plus particulièrement l'attention, l'un constitué de charpentiers (*dülger*), l'autre de danseurs (*rakkas*). Au nombre de sept, les premiers ont quitté Salonique pour se rendre tous à Debre, petite localité située dans l'extrême nord de la Macédoine⁴¹). D'où vient un tel choix? La réponse se trouve aisément dans le volet »arrivées« de notre document. À la lecture de celui-ci, on constate en effet, que la spécialité des *Debreli* installés à Salonique est la construction des maisons en bois. La quasi-totalité des *yabancı*

³⁸) Der mahalle-i Panağuda, n° 226.

³⁹) Der mahalle-i Metropolitid, n° 41.

⁴⁰) Der mahalle-i Ay-Atanas, n^{os} 69, 152.

⁴¹) Der mahalle-i Ay-Atanas, n^{os} 117, 118; der mahalle-i Panağuda, n^{os} 236, 238, 239, 303, 306.

originaires de cette bourgade sont charpentiers. Dans ces conditions, il est probable que ceux qui sont notés comme »partis à Debre« y sont allés soit pour rendre visite à leur famille soit pour y acheter des matériaux de construction.

Les danseurs décomptés parmi les »absents« sont nettement moins nombreux que les *dülger*. La communauté grecque orthodoxe de Salonique ne dispose, d'après notre document, que de quatre danseurs professionnels. Trois d'entre eux sont recensés dans le *mahalle* de Aya-Nikola, le quatrième à Çavuş Manastır. Mais, en réalité, en ce 3 janvier 1835, les *Rum* de Salonique ne peuvent compter que sur un seul artiste du cru — celui de Çavuş Manastır — pour se divertir. Car, ceux de Aya-Nikola sont tous allés à Manastır⁴²). Pourquoi Manastır? Il ne s'agit certainement pas d'une destination choisie à la légère.

Petite ville de province dotée d'une présence militaire importante, Manastır constitue une bonne adresse pour les professionnels du spectacle. Venus d'autres endroits ou formés à Manastır même, ceux-ci travaillent pour un public essentiellement constitué de soldats. Cependant, malgré cette clientèle prometteuse, il semble peu probable que les *rakkas Ganço Lazo*, *Panayot* et *Dimitri* se soient absentés pour très longtemps. Car, si les casernes de Manastır leur rapportent de quoi subvenir à leurs besoins pendant la saison morte, le carnaval orthodoxe de Salonique — renommé, lui, dans tous les Balkans et fréquenté par de nombreux étrangers — leur permet sans doute de mettre de côté des sommes nettement plus importantes.

Les nouveaux venus

Il y en a qui partent et d'autres qui viennent. Mais contrairement aux premiers, les seconds sont relativement nombreux. Les quelque 150 »absents« que décompte notre registre sont largement contrebalancés par près de 500 individus recensés comme *yabancı*. Métropole régionale, Salonique est aux yeux des habitants de l'intérieur une véritable toison d'or. Ceux qui s'y installent n'en repartent pas volontiers. Le tableau (voir pp. 118—119) donne la liste des lieux d'origine de ces *Rum* venus d'ailleurs.

La massive concentration des Vlakhs (*Ulah*) dans le quartier de Ay-Atanas est une des premières choses qui saute aux yeux. D'où viennent-ils? Depuis quand sont-ils installés à Salonique? Le registre reste muet à ce propos. Curieusement, son rédacteur note leur appartenance ethnique mais passe sous silence leurs lieux d'origine.

Il est plus étonnant encore de constater qu'il procède de même en ce qui concerne un certain nombre de Bulgares. N'oublions pas que notre document a été établi en 1835, bien avant la reconnaissance par le sultan de l'exarcat

⁴²) Der mahalle-i Aya-Nikola yabancıları, n^{os} 126, 127, 128.

(1870) et la fondation de la principauté de Bulgarie (1878). Les agents de l'administration ottomane n'avaient, en principe, aucune raison de contribuer au réveil des diverses consciences nationales dans les Balkans, ni de décider quelle était l'appartenance ethnico-religieuse des contribuables. Si le scribe accole à tel ou tel individu l'étiquette de Bulgare, c'est sans doute parce que celui-ci se présente ainsi. Est-ce à dire qu'il n'y a que sept Bulgares dans la Salonique des années 1830? Certainement pas. Où sont donc les autres slavophones de la ville? Noyés dans la masse des Grecs orthodoxes dont il nous est quasiment impossible de les distinguer, si ce n'est parfois par le nom qu'ils portent ou la couleur de leur moustache. Au reste, ces Bulgares insaisissables ont-ils véritablement conscience de leur identité »nationale«? En cette première moitié du XIX^e siècle, les choses doivent encore être, pour la plupart d'entre eux, bien floues.

Quoi qu'il en soit, les individus spécifiquement désignés comme »Vlakhs« et »Bulgares« constituent des exceptions. En principe, le rédacteur du registre ne s'intéresse guère à l'identité ethnique des contribuables. Il se contente, lorsqu'il s'agit de *yabancı*, de noter leur lieu d'origine.

Originaires d'agglomérations relativement petites, ces »étrangers« restent souvent regroupés lorsqu'ils s'installent à Salonique. C'est ainsi que la plupart des individus originaires d'Ağrafa sont établis à Ay-Atanas, que les *Debreli* et les *Karaferyalı* sont concentrés à Yanık Manastır, que les *Litorhorlu* ont opté pour le secteur est de la ville (Tuzlu Çeşme, Ay-Pat, Panağda) ainsi que pour le quartier de Metropolis. Ces regroupements n'ont, il faut bien le dire, rien d'original. Il est de règle que la solidarité et l'entraide entre immigrés se traduise par une certaine concentration spatiale.

Dans un autre ordre d'idées, il convient de remarquer que pratiquement tous nos »étrangers« viennent de localités nettement plus petites que Salonique. Ils sont même, en grande partie, d'origine franchement rurale. Nous ne comptons que deux cas de contribuables originaires de villes plus importantes que la métropole macédonienne. Le premier est un Smyrniote installé à Yanık Manastır; le second est un natif d'Istanbul recensé dans le quartier de Metropolis. Là encore, rien de bien surprenant. Le cas de Salonique est comparable, à cet égard, à celui de bien d'autres capitales régionales en voie de croissance.

Si bon nombre de *yabancı* sont originaires de localités relativement éloignées, presque toutes situées dans l'arrière-pays de Salonique (Macédoine, Épire, Bulgarie), il y en a aussi beaucoup qui viennent des environs immédiats de la ville et notamment de villages comme Hortaç, Kapucular, Langaza, Kireçköy, Livadi, Gradabor, Vasilika. C'est donc dire que vers 1830 seuls sont considérés comme autohtones — aux yeux de l'administration provinciale tout au moins — les Saloniciens nés *intra muros* et que le monde extérieur commence aussitôt passées les portes de la ville. Cette remarque nous conduit à nous interroger sur la notion même de *yabancı*. Dans le contexte d'un recensement fiscal, il ne semble pas qu'il faille toujours donner à ce terme le sens d'étranger. En réalité, nous avons affaire à une simple

catégorie administrative qui recouvre des situations sociales et psychologiques passablement diverses.

Les données professionnelles

Le rédacteur du registre n° 337 ne note pas systématiquement le métier qu'exerce le contribuable. Toutefois, il le fait suffisamment souvent pour que nous puissions nous faire une idée assez précise de la gamme des professions dont les orthodoxes de Salonique tiraient leur subsistance. On trouvera en annexe une liste des métiers recensés et leur répartition par quartier (voir pp. 122—125). Il importe cependant de souligner que ces données ne sont guère utilisables pour dresser une carte des occupations professionnelles à Salonique. En effet, nos contribuables étaient enregistrés, selon toute apparence, dans le *mahalle* où ils avaient leur domicile. Or, rien n'indique qu'ils pratiquaient leur métier dans le même quartier. Il est au contraire probable qu'un certain nombre d'entre eux avaient leur atelier ou leur boutique assez loin de leur lieu d'habitation, dans les secteurs de la ville affectés aux activités professionnelles. Cette réserve faite, il n'en demeure pas moins que nous sommes en présence d'un matériel fort suggestif.

Une proportion non négligeable des personnes enregistrées le sont, nous l'avons dit, sans indication de profession. Tel est le cas, bien entendu, des très jeunes enfants (il est rare que l'on travaille avant l'âge de 6 ans!) et celui des vieillards, pour lesquels il est parfois précisé qu'ils sont *sa'il* (nécessiteux). Mais tel est aussi le cas d'un certain nombre d'adultes dont on ne sait pas s'ils sont »sans profession« — on dirait aujourd'hui »chômeurs« — ou si le scribe a simplement omis, pour une raison qui nous échappe, d'indiquer leur activité.

Le tableau ci-dessous fournit pour chaque quartier, le nombre d'individus dont la profession est connue. La dernière colonne traduit ces nombres en pourcentages calculés par rapport à l'ensemble de la population masculine du quartier. On peut considérer — mais à la condition de ne pas oublier que le scribe a pu accomplir son travail avec un certain laxisme — que ces chiffres nous permettent de cerner, ne serait-ce que de manière approximative, la «population active» des secteurs orthodoxes de la ville.

Impossible de ne pas remarquer la grande disparité des résultats obtenus. À Ay-Atanas, Ay-Pat, Tuzlu Çeşme et Metropolitid, les pourcentages frôlent ou dépassent les 50%. Dans la plupart des autres quartiers, ils oscillent entre 29 et 36%. À Kızlar Manastırı, enfin, il n'y aurait eu — chiffre bien improbable — que 18,2% d'hommes actifs. Les écarts très importants que l'on observe d'un quartier à l'autre sont difficiles à interpréter. Dans certains secteurs (Tavşan Manastırı, Kızlar Manastırı), le faible taux de »population active« peut être attribué au grand nombre des enfants en bas âge. Mais le même argument ne joue ni dans le cas d'Ay-Atanas qui compte une popula-

Meropi Anastassiadou

Nom du quartier	Population masculine totale	Nombre d'individus ayant une profession	Pourcentage de la »population active« du quartier
Der mahalle-i Ay-Atanas	436	206	47,2%
Der mahalle-i Ay-Atanas yabancıları	274	149	54,3%
Der mahalle-i Kebir Manastır	268	97	36,1%
Der mahalle-i Aya-Kostantin	189	79	41,7%
Der mahalle-i Ay-Pat	419	200	47,7%
Der mahalle-i Aya-Nikola	305	103	33,7%
Der mahalle-i Aya-Nikola yabancıları	220	74	33,6%
Der mahalle-i Tuzlu Çeşme	247	118	47,7%
Der mahalle-i Panağuda	311	106	34,0%
Der mahalle-i Metropolit	256	137	53,5%
Der mahalle-i Yanık Manastır	329	96	29,1%
Der mahalle-i Kızlar Manastırı	115	21	18,2%
Der mahalle-i Tavşan Manastırı	93	27	29,0%
Der mahalle-i Çavuş Manastır	156	47	30,1%
TOTAL	3571	1459	40,8%

tion active importante tout en possédant une réserve enfantine bien fournie, ni dans celui de Yanık Manastır où les enfants de moins de 12 ans sont au contraire très peu nombreux (17,3%), alors que le quartier se signale par un taux de population active satisfaisant (29,1%). La concentration de certains métiers consommateurs de main-d'œuvre enfantine ou adolescente — en particulier, tailleurs, fabricants de bure, *alacacı*, cordonniers — dans des quartiers comme Ay-Atanas, Metropolit ou Ay-Pat constitue également un facteur dont il convient de tenir compte. Enfin, ultime ressource, on est en droit de se demander si la manière dont le recenseur a accompli son travail n'est pas, pour partie, à l'origine des disparités les plus criantes.

En ce qui concerne Kızlar Manastırı, qui affiche le pourcentage le plus bas de population active, nous avons déjà souligné ailleurs que ce quartier présentait un profil passablement atypique. Avec une population constituée majoritairement d'enfants (33,9%), d'adolescents (21,7%) et d'individus ayant plus de 40 ans (19,7%), cette petite paroisse orthodoxe encerclée de quartiers juifs tirait-elle sa subsistance de quelque rente ou privilège? Assurément, il serait intéressant d'en savoir davantage sur ce pâté de maisons.

Si certains quartiers sont plus actifs que d'autres, il n'en demeure pas moins, au total, qu'un orthodoxe de Salonique sur trois affiche une profession. Il s'agit incontestablement d'un score très honorable.

Parmi les diverses activités professionnelles recensées, on distingue en premier lieu celles qui sont liées à la vie de tous les jours et qui se retrouvent dans pratiquement tous les quartiers, répondant aux besoins courants des habitants. Les plus répandus de ces métiers — que l'on qualifierait aujourd'hui «de proximité» — sont ceux d'épicier (*bakkal*), de boulanger (*etmekçi, habbaz*), de meunier (*değirmenci*), de tavernier (*meyhaneci*), de prêtre (*papaz*). Dans la Salonique ottomane de 1835, les desservants de l'Église orthodoxe sont probablement aussi nombreux que les rabbins ou les imams. Nous en recensons au moins deux par quartier; il y a même des secteurs, comme ceux d'Ay-Atanas et d'Ay-Pat, où ils sont au nombre de cinq. À côté des prêtres, les taverniers. Les Grecs de Salonique disposent, en moyenne, de deux tavernes (*meyhane*) par *mahalle*. Mais c'est dans le quartier de Ay-Atanas que le métier de *meyhaneci* semble être le plus lucratif: ils y atteignent, en effet, le nombre de seize! Une telle abondance s'explique aisément. Ay-Atanas est le quartier orthodoxe le plus peuplé de la ville, celui où bat le cœur de la communauté. Lieux de sociabilité masculine par excellence, les tavernes ne s'adressent pas seulement aux citadins; les agriculteurs et les éleveurs qui viennent en ville pour y vendre leurs produits les fréquentent eux aussi. Nombreuses sont les affaires conclues entre quelques verres de vin rouge local.

Dans le domaine alimentaire, les métiers les mieux représentés sont ceux de meunier et de boulanger. Pour autant, cela ne signifie pas que les Saloniciens ne se nourrissaient que de pain ou de féculents. Si les bouchers, les marchands de légumes ou de crémeries font défaut dans notre registre, c'est que très probablement de nombreux citadins consommaient leurs propres produits. À l'époque qui nous occupe, la ville était pleine de jardins, de potagers et de basses-cours. Pour un Salonicien, posséder des poules, des chèvres ou même une ou deux vaches n'avait rien d'exceptionnel. Dans maints foyers, le yaourt, le lait ou le beurre étaient «faits maison».

À côté des activités professionnelles courantes, nées des besoins immédiats du quartier, le scribe a énuméré un certain nombre de métiers spécialisés qui se signalent, généralement, par une distribution spatiale nettement plus sélective. C'est ainsi, par exemple, qu'une bonne partie des manouvriers (*ırgat*) orthodoxes sont concentrés à Ay-Pat où ils constituent 11% des individus dotés d'une profession. À Panağuda, c'est le métier de charpentier (*dülger*) qui prévaut (10,3% de la population active). Il faut remarquer qu'il s'agit essentiellement, dans les deux cas, d'immigrés venus de manière toute naturelle s'agglutiner dans un même quartier de la ville.

Mais cette propension des *yabancı* à s'installer à proximité les uns des autres n'explique pas tout. Dans certains cas, ce sont les facteurs géographiques qui ont joué. La chose est particulièrement évidente en ce qui concerne le quartier de Metropolitid, situé du côté des murailles maritimes. Ici, les activités en rapport avec la mer sont assez répandues. Nous y recensons, entre autres, treize bateliers (*kayıkçı*), qui forment 9,4% de la «population active», et un passeur (*peramatar*). Dans un même ordre d'idées, les fortes concentrations d'*alacaci*

que l'on observe à Ay-Pat et à Tuzlu Çeşme doivent s'expliquer par l'abondance des sources d'eau dans ces quartiers en bordure de la ville.

Cela dit, il serait hasardeux de pousser plus avant cette analyse de la distribution spatiale des métiers, car, nous l'avons déjà souligné, le lieu où les contribuables sont enregistrés n'est pas toujours celui où ils exercent leur activité. En revanche, notre recensement fiscal, pris globalement, permet de cerner d'assez près les secteurs professionnels où les Grecs s'investissent le plus.

En premier lieu, il y a le vaste domaine des textiles, grande spécialité saloniennne. C'est par dizaines que se comptent les producteurs de bure (*abacı*), de tissus de coton (*alacacı*), d'imprimés (*basmacı*). À côté de ceux-ci, notons aussi la présence de quelques teinturiers (*boyacı*), et surtout le nombre impressionnant des tailleurs (*terzi*) et des fabricants de manteaux (*kürkçü*)⁴³. Ces deux dernières professions sont si largement représentées à travers tous les quartiers qu'il faut peut-être les considérer comme des activités «de proximité» au même titre que l'épicerie ou la boulangerie. Les *Rum* de Salonique ont également une indéniable affinité avec le travail du cuir. En témoignent les cohortes de cordonniers (*kunduracı*) et de fabricants de chaussures (*papuşçu*) recensés. Les seconds sont particulièrement nombreux. Ils représentent 12,4% des individus dotés d'une profession à Metropolitid et 6,5% à Ay-Pat.

Une autre activité fréquente est celle de domestique dans des maisons bourgeoises (*saraydar*). Il s'agit d'une véritable spécialisation grecque souvent mentionnée par les voyageurs⁴⁴).

Il importe de préciser que parmi les dizaines de métiers répertoriés par le scribe de l'administration fiscale ottomane, il y en a un certain nombre qui échappent en grande partie aux Saloniciens de souche et sont presque entièrement monopolisés par des *yabancı*, certains venus de loin, d'autres originaires des environs immédiats de la ville. La chose s'explique aisément. Bien souvent, un savoir-faire particulier, un certain «coup de main» constitue le seul atout sur lequel l'étranger puisse compter pour forcer les murailles de la société urbaine.

Parmi ces monopoleurs venus à la conquête de la ville, les Vlakhs retiennent tout particulièrement l'attention. Connus à travers tous les Balkans pour leur compétence dans le domaine de la boulangerie, ils sont massivement concentrés dans ce secteur. À Ay-Atanas, ils constituent plus de 80% des effectifs de la profession. Ils sont également nombreux parmi les taverniers. 50% des *meyhaneci* de Ay-Atanas sont Vlakhs. Mais c'est surtout dans le domaine de l'hôtellerie

⁴³) *Kürkçü* signifie littéralement fourreur. Mais les *kürk* sont si nombreux à Salonique dans les inventaires après-décès qu'on est en droit de penser que ce terme désigne, d'une manière plus générale, le manteau comportant des éléments de fourrure. Au reste, les *kürk* en tissu (notamment en *aba*) sont nombreux dans les registres des *kadi*.

⁴⁴) Cf. entre autres, William Martin Leake, *Travels in Northern Greece*. 4 vols. Vol III, Londres 1835, p. 252—253.

rie qu'ils sont imbattables: tous les 11 aubergistes (*hanci*) enregistrés à Ay-Atanas appartiennent à cette ethnie. En cela, Salonique ressemble à bien d'autres agglomérations de la péninsule balkanique. Presque partout, le *hanci vlah* fait partie du paysage local.

Fort bien implantés dans les trois secteurs énumérés ci-dessus, les Vlakhs doivent cependant faire face à la concurrence d'autres «étrangers». C'est ainsi, en particulier, qu'il leur faut compter avec un certain nombre de boulangers venus de Livadi qui n'hésitent pas à piétiner leurs plates-bandes⁴⁵).

À côté des Vlakhs et de leurs rivaux de Livadi, on peut encore mentionner le rôle joué à Salonique par les *yabanci* originaires de Gavardina⁴⁶), Litohor⁴⁷) et Yenişehir⁴⁸). Ces trois lieux, vieux centres de production textile, fournissent à la métropole macédonienne bon nombre de ses artisans spécialisés dans la fabrication de *l'alaca*, toile de coton rayée de diverses couleurs⁴⁹). Ils lui procurent aussi des tailleurs⁵⁰), des *burkçi* (fabricants de chapeaux et de manteaux en feutre)⁵¹) et des *astarci*⁵²). Il s'agit au total, d'une partie non négligeable de la production textile de la ville.

Pourquoi cette main-d'œuvre spécialisée a-t-elle quitté ses foyers pour s'installer à Salonique? En ce qui concerne les natifs de Litohor et Yenişehir, il semble qu'il faille chercher une explication à leur émigration dans les troubles qui ont séoué la Thessalie et la Macédoine au moment de la guerre d'indépendance grecque. Durant le conflit greco-ottoman, Yenişehir était un des points de concentration de l'armée du sultan. On imagine sans peine que cette situation ne fut pas facile à vivre pour la communauté orthodoxe de la ville⁵³). Litohor, pour sa part, avait été le terrain de grands affrontements, une partie de ses

⁴⁵) Eberhard Krüger, *Die Siedlungsnamen Griechisch-Makedoniens nach amtlichen Verzeichnissen und Kartenwerken*. Berlin: Klaus Schwarz Verlag 1984, p. 294. Pour Livadi, cf. Registre n° 337, der mahalle-i Panağuda, n^{os} 203, 300; der mahalle-i Metropolit, n^{os} 190, 195, 239, 243. À noter qu'encore aujourd'hui nombreux sont les Saloniciens qui, en guise de promenade dominicale, se rendent en famille à Livadi pour y chercher du bon pain.

⁴⁶) Nous n'avons pas réussi à identifier ce lieu.

⁴⁷) Village situé au pied du mont Olympe. Eberhard Krüger, *Die Siedlungsnamen*, p. 293.

⁴⁸) Le nom actuel de cette ville est *Larissa*.

⁴⁹) Pour Litohor, cf. der mahalle-i Tuzlu Çeşme, n^{os} 199, 210; der mahalle-i Ay-Pat, n° 370; der mahalle-i Panağuda, n^{os} 207, 263. Pour Yenişehir/Larissa, cf. der mahalle-i Ay-Pat, n^{os} 330, 332; der mahalle-i Tuzlu Çeşme, n^{os} 160, 168, 175, 176, 223, 226.

⁵⁰) Cf. en particulier pour Litohor, der mahalle-i Metropolit, n° 146.

⁵¹) Pour Yenişehir, der mahalle-i Yanık Manastır, n° 163.

⁵²) Cf. pour Litohor, der mahalle-i Ay-Pat, n^{os} 369, 378, 379.

⁵³) Cf. Eleni Angelomati-Tsoungaraki, *Συμβολή στην ιστορία της οικονομικής, κοινωνικής και εκπαιδευτικής ζωής της Λάρισσας κατά την Τουρκοκρατία, Mesaionika kai Nea Hellinika* 3 (1990), pp. 255—332.

habitants ayant participé au soulèvement de la Macédoine⁵⁴). On peut naturellement s'étonner que les Grecs de ces régions se soient dirigés vers les terres ottomanes du nord plutôt que d'émigrer vers le sud où les patriotes étaient en train de bâtir le nouvel État grec. Mais, il ne faut pas oublier qu'à cette époque le calme était loin d'être rétabli en Morée et que l'issue de la guerre menée par les Grecs dans le Peloponnèse demeurait fort incertaine.

À Litochor, Salonique doit aussi une partie de ses bateliers (*kayıkçı*). Ceux-ci se font surtout remarquer dans le quartier de Metropolis. Sur les treize bateliers recensés ici, nous en comptons huit présentés comme *Litohorlu*⁵⁵). De même, deux des bateliers décomptés à Panağuda viennent de Litochor⁵⁶) et ils y voisinent avec trois collègues originaires de Lefterohor⁵⁷).

Autre métier largement pratiqué par les étrangers: celui de charpentier (*dülger*). Outre les *Debrelî* qui, nous l'avons vu, sont très présents dans ce domaine, la profession est relativement répandue parmi les artisans venus de Selçe⁵⁸).

Lorsqu'ils travaillent pour leur propre compte et sont amenés à employer un personnel auxiliaire, les «étrangers» établis à Salonique appliquent à la lettre un proverbe grec bien connu: «Prends chaussure dans ton pays, même si elle est rapiécée.» En d'autres termes, c'est toujours dans leur village ou ville d'origine qu'ils recrutent les assistants (*kalfa*) dont ils ont besoin. En agissant de la sorte, ils ne font pas seulement preuve de solidarité «ethnique». Il s'agit surtout pour eux de s'entourer d'acolytes à qui ils puissent faire une totale confiance. Notre liste de contribuables abonde en cas de ce type. Citons, à titre d'exemple, celui du *kürkçü Manol*, originaire de Zagora et installé à Yanık Manastır. Son apprenti, *Hristoduli*, 30 ans, est bien entendu natif de la même localité que lui⁵⁹). Dans le même *mahalle*, *Trayko*, venu de Debre, emploie deux de ses compatriotes *Yanni*, 19 ans, et *Yorgi*, 15 ans⁶⁰). Le chaudronnier *Moso*, 30 ans, originaire de Livadi, s'installe à Salonique avec son apprenti, *Yorgi*, 15 ans. Celui-ci est, comme son patron, *Livadyalı*⁶¹).

⁵⁴) Cf. entre autres Apostolos Vakalopoulos, Η δράσις των εξ Ολύμπου Μακεδόνων αγωνιστών εν Ευβοία και Θεσσαλία κατά το 1822 και 1823, *Makedonikon Himerologhion* 15 (1939), pp. 81—90; idem, «Νέα ιστορικά στοιχεία για τις επαναστάσεις του 1821 και 1854 στη Μακεδονία» dans, idem, Παγκαρπία μακεδονικής γής. Thessaloniki: Heteria Makedonikon Spoudon 1980, pp. 589—628.

⁵⁵) Der mahalle-i Metropolis, n^{os} 156, 165, 168, 172, 178, 180, 189, 256.

⁵⁶) Der mahalle-i Panağuda, n^{os} 231, 290.

⁵⁷) Eberhard Krüger, Die Siedlungsnamen, p. 285; der mahalle-i Panağuda, n^{os} 188, 191, 194.

⁵⁸) Eberhard Krüger, Die Siedlungsnamen, p. 471. Pour les *dülger* venant de Selçe, cf. der mahalle-i Ay-Atanas yabancıları, n^{os} 247, 248, 249, 250; der mahalle-i Panağuda, n^{os} 179, 198.

⁵⁹) Der mahalle-i Yanık Manastır, n^o 222.

⁶⁰) Der mahalle-i Yanık Manastır, n^{os} 207—208.

⁶¹) Der mahalle-i Panağuda, n^{os} 184, 185.

Le recensement de 1835, qui repertorie au total 119 *çırak* et 16 *kalfa*, ne nous éclaire pas seulement sur les lieux d'origine de ce personnel auxiliaire. Grâce à lui, nous connaissons aussi l'âge de chaque apprenti, le scribe ayant scrupuleusement pris note de celui-ci. Le tableau ci-dessous résume les informations dont nous disposons à ce propos, sous la forme de moyennes établies par quartier.

Nom du quartier	Age moyen des apprentis
Der mahalle-i Ay-Atanas	17,6
Der mahalle-i Ay-Atanas yabancıları	15,4
Der mahalle-i Kebir Manastır	17,0
Der mahalle-i Aya-Kostantin	15,8
Der mahalle-i Ay-Pat	14,2
Der mahalle-i Aya-Nikola	16,3
Der mahalle-i Aya-Nikola yabancıları	22,1
Der mahalle-i Tuzlu Çeşme	20,0
Der mahalle-i Panağuda	15,6
Der mahalle-i Metropolit	18,5
Der mahalle-i Yanık Manastır	20,5
Der mahalle-i Kızlar Manastırı	13,2
Der mahalle-i Tavşan Manastırı	13,0
Der mahalle-i Çavuş Manastır	15,7

Ces moyennes étant établies à partir d'un nombre très limité de cas, il serait sans doute vain de gloser sur les importantes différences que l'on observe d'un quartier à l'autre. Remarquons cependant, qu'une fois de plus, les *mahalle* de Kızlar Manastırı et de Tavşan Manastırı se signalent par des résultats particulièrement atypiques. Les moyennes des autres quartiers correspondent mieux à ce que dut être la norme. À feuilleter notre liste de contribuables, on constate en effet que la plupart des apprentis qui y sont recensés ont entre 14 et 20 ans. Naturellement, cela ne signifie pas que les cas extrêmes manquent. Si, par exemple, l'âge moyen des *çırak* est relativement élevé dans le quartier de Metropolit, c'est que nous y trouvons un *Dimitri*, apprenti chez un *kürkçü* à l'âge de 60 ans⁶²)! Il va sans dire qu'il s'agit de l'apprenti le plus âgé que nous ayons rencontré. À l'autre extrémité, les exemples d'enfants engagés dans la vie active dès le plus bas âge sont très nombreux. Le Bulgare *Vangel*, enregistré comme *çırak* chez un chausseur du quartier de Metropolit, n'a que 8 ans⁶³); *Riko*, venu de Kesendriye pour

⁶²) Der mahalle-i Metropolit, n° 66.

⁶³) Der mahalle-i Metropolit, n° 220.

travailler auprès d'un *abacı* à le même âge⁶⁴). À Ay-Pat, un fabricant d'*alaca* emploie comme apprenti un petit garçon de 7 ans⁶⁵), tandis que *Hristo* apprend à l'âge de 10 ans le métier de cordonnier⁶⁶).

Ces exemples n'ont pas été choisis au hasard. Dans l'ensemble, il est aisé de constater que les très jeunes enfants sont employés surtout dans le secteur des textiles et, à un moindre degré, dans la confection des chaussures. Sous cet angle, Salonique ne se distingue guère des autres centres de production, qu'il s'agisse des métropoles artisanales de l'Empire ottoman ou des cités industrielles de l'Europe occidentale. Ici comme ailleurs, la main-d'œuvre infantine est fort appréciée dans la réalisation de toute une série de tâches auxiliaires. L'intervention des jeunes enfants apparaît en particulier indispensable lorsqu'il s'agit de rattacher des fils, faire des nœuds ou enfiler des aiguilles⁶⁷).

Si les données rassemblées par l'administration ottomane nous renseignent utilement sur le fonctionnement de l'apprentissage professionnel, il convient cependant de remarquer que cette forme de préparation à la vie active ne concerne, au total, qu'un très petit nombre d'individus. La plupart des artisans et commerçants grecs de Salonique semblent se passer de *çırak* ou de *kalfa*. Devons-nous supposer qu'ils disposaient d'un personnel «non déclaré»? Ou qu'ils recrutaient leurs acolytes parmi les juifs et les musulmans, communautés échappant au recensement au titre de la *cizye*? Faute de pouvoir répondre à de telles questions, il nous faut admettre, pour l'heure, qu'à Salonique l'artisan/commerçant-type était tout seul à tenir sa boutique ou se contentait de l'aide fournie par les membres de sa famille.

Par ailleurs, on sait que dans certains secteurs — textiles notamment — une partie importante de la main-d'œuvre était constituée de femmes recrutées soit au sein de la parentèle, soit à l'extérieur de celle-ci. Mais ce travail féminin, qui occupe pourtant une place importante dans les économies traditionnelles, est, du point de vue du fisc, nul et non avenu.

En tout état de cause, notre registre fournit quelques rares exemples de «grands» ateliers grecs employant plus de deux apprentis. C'est ainsi qu'à Ay-Atanas est recensé l'atelier du *tüfenkçi Kostantin*, 42 ans, doté de 6 apprentis⁶⁸). Dans le même quartier, l'entreprise du confiseur (*şekerçi*) *Anastas*, 48 ans, compte deux assistants (*kalfa*) et un apprenti (*çırak*)⁶⁹). Toujours à Ay-Atanas, un autre *Anastas*, 33 ans, fabricant de *keçe*, dirige un atelier dans lequel travaillent un assistant (*kalfa*) et deux apprentis (*çırak*) venus, comme lui, de Yanya (Jannina)⁷⁰). Citons encore l'atelier du chausseur (*pa-*

⁶⁴) Der mahalle-i Metropolitid, n° 148.

⁶⁵) Der mahalle-i Ay-Pat, n° 360.

⁶⁶) Der mahalle-i Ay-Pat, n° 270.

⁶⁷) Jules Simon, *L'ouvrière*. Brionne: Gérard Monfort 1977, pp. 111—112.

⁶⁸) Der mahalle-i Ay-Atanas, n° 296.

⁶⁹) Der mahalle-i Ay-Atanas, n° 30.

⁷⁰) Der mahalle-i Ay-Atanas yabancıları, n° 22.

puşçu) *Atanas*, 55 ans, habitant d'Aya-Nikola, riche de trois apprentis âgés de 15 à 30 ans⁷¹). Dans le même secteur, l'atelier de *l'urgani Pavli*, 48 ans, compte, lui aussi, trois *çırak* et semble être une des entreprises les plus actives de la ville⁷²). Enfin, mentionnons le cas d'un grand atelier d'*alaca* situé dans le quartier de Kebir Manastır. Ici, sous la direction du maître artisan *Asteryo*, fils de *Nikola*, 55 ans, le scribe recense six assistants (*kalfa*), âgés de 22 à 25 ans⁷³).

Yanni, Nikola, Lifder et les autres

Chacune des 3571 personnes qui composaient, en 1835, l'élément masculin de la communauté orthodoxe de Salonique est désignée, dans le registre, par son prénom et son patronyme. Curieusement, bien qu'ils existent chez les Grecs au moins depuis Byzance, les noms de famille ne sont que très rarement mentionnés par le scribe. C'est qu'aux yeux des agents de l'administration ottomane, le prénom et le patronyme constituent les principaux moyens d'identification de l'individu. Il ne faut pas oublier que les noms de famille n'ont été rendus obligatoires, en Turquie, que dans les années 30 du XX^e siècle. Encore aujourd'hui, pour désigner quelqu'un, les Turcs utilisent plus volontiers son prénom que son nom de famille.

Un grec orthodoxe ne peut avoir, en principe, qu'un seul prénom. C'est celui que lui donnent le prêtre et son parrain lors du baptême. Par la suite, à l'usage, il voit souvent son nom se modifier. Les parents inventent des diminutifs, les amis des sobriquets. Ces changements se font très rapidement. Ainsi, un garçon baptisé *Dimitrios*, devient *Dimitraki* dès la sortie de l'église et, avant même d'arriver à la maison, *Takis*. Dans notre document, nous rencontrons fréquemment de tels diminutifs. Pour le scribe, seul compte en effet le nom réellement utilisé, celui qui permet d'identifier un individu, fut-ce une variante très déformée du prénom⁷⁴).

Dans quelques cas, très rares, cette identification passe par le recours au nom de famille. C'est ainsi que figurent dans le registre un *Argiropuli*, un *Mavridi*, un *Abazi*, un *Kunduraci*. Ces deux derniers noms dérivent, à peine grécisés, des mots turcs *abacı* (fabricant de bure) et *kunduracı* (cordonnier), deux métiers largement pratiqués, nous l'avons vu, à Salonique.

⁷¹) Der mahalle-i Aya-Nikola, n^{os} 4, 5, 6.

⁷²) Der mahalle-i Aya-Nikola yabancıları, n^{os} 218, 219, 220.

⁷³) Der mahalle-i Kebir Manastır, n^{os} 47—56.

⁷⁴) À propos des noms de baptême grecs cf. entre autres A. Boutouras, Τα νεοελληνικά κύρια ονόματα ιστορικός και γλωσσικός ερμηνευόμενα. Athènes 1912; Dim. V. Oikonomides, 'Όνομα και ονοματοθεσία εις τας δοξασίας και συνηθείας του ελληνικού λαού, *Laografia* 20 (1962), p. 446—542; M. Tomara-Sideri, Ονοματοδοτικές συμπεριφορές στη Λευκάδα, *Historica* 1 (décembre 1984), pp. 297—316.

On trouvera en annexe la liste des 269 prénoms utilisés en 1835 dans la communauté orthodoxe de Salonique, tels qu'ils furent soigneusement transcrits par les préposés de l'administration fiscale ottomane (voir pp. 127—128). Dans ce nombre sont aussi compris tous les diminutifs et variantes ayant cours à l'époque. Par exemple, outre les *Yanni*, nous comptons des *Yanaki*, *Yanuli*, *Yanul*, *Yanko*, *Yankuli*, *Yanakoz*. Pour les *Panayot*, ce sont des diminutifs comme *Panayos*, *Pano*, *Panuli*, *Panul* qui sont le plus fréquents. Notons que le rédacteur turc a souvent enregistré les prénoms sous leur forme vocative. Ainsi, au lieu de *Pavlos*, il écrit *Pavle*; à la place de *Filippos*, il note *Filippe*; *Minas* devient *Mina*. Toutefois, cela est loin de constituer une règle absolue. Plusieurs prénoms apparaissent sous leur forme nominative, comme dans le grec d'aujourd'hui. Citons, à titre d'exemple, les cas de *Andronikoz*, *Antimos*, *Kyriolos*, *Myrkuryos*. Enfin, il est intéressant de remarquer que, sauf en ce qui concerne les moines et les prêtres, le scribe a systématiquement retenu la version démotique de prénoms. En d'autres termes, aucun *Yanni* n'est appelé *Ioannis*.

Le record du prénom le plus répandu appartient à *Dimitri*. Au total, 409 individus (soit 11,4% de la population masculine chrétienne de la ville) le portent. Mais, s'agissant de Salonique, un tel engouement n'a rien d'étonnant. Cela fait plusieurs siècles que Saint-Demètre est le patron de la cité et qu'il la couvre de ses bienfaits. En donnant son nom à leurs fils, les Saloniciens ne se contentent pas d'honorer leur protecteur; ils espèrent qu'en échange celui-ci continuera à voler à leur secours dans les moments difficiles.

Viennent ensuite, dans l'ordre décroissant des occurrences, *Nikola* (233 individus), *Kostandi/Kostantin* (229), *Yanni* (192), *Lifder* (125), *Hristo* (113), *Tanas* (97), *Panayot* (95), *Anastas* (90), *Andon* (89). Fortement chargés de signification religieuse ou de réminiscences historiques, ces prénoms sont encore très couramment utilisés dans la Grèce d'aujourd'hui. Quelques-uns, cependant, semblent avoir été plus «actuels» en 1835 qu'en cette fin du XX^e siècle. Tel est le cas surtout de *Nikola*, de *Lifder* et d'*Anastas*.

Et pour cause. *Nikola* s'enracine étymologiquement dans *niki laou*, «victoire du peuple». *Anastas* vient de *anastasi*, «résurrection». *Lifder* est la forme démotique de *Eleftherios*, dérivé, lui, de *eleftheria*, «liberté». À l'époque où notre liste de contribuables a été dressée, comment les orthodoxes de Salonique auraient-ils pu ne pas exalter, à leur manière, la renaissance et la libération du peuple grec? Tandis que les patriotes se battaient en Morée, les *Rum* de l'Empire ottoman baptisaient leurs enfants de noms sonores. C'était leur façon à eux de contribuer au réveil de l'hellénisme.

Cela dit, il serait fort hasardeux d'affirmer que tous les *Nikola*, tous les *Anastas* et tous les *Lifder* ont dû leur nom à la fièvre patriotique du moment. C'est au premier chef à la piété populaire qu'il faut attribuer la large diffusion de ces prénoms, du moins en ce qui concerne les deux premiers. Saint-Nicolas, patron des marins, et Saint-Anastase, porteur par son nom d'éternel

renouveau, ont de tout temps figuré au nombre des saints les plus vénérés par les Grecs.

Pour ce qui est des *Lifder*, si le climat politique des premières décennies du XIX^e siècle a sans conteste contribué à leur multiplication, on peut avancer encore une autre raison pour expliquer leur nombre relativement élevé. En effet, les femmes enceintes qui, dans le passé, avaient eu des fausses-couches ou donné naissance à des morts-nés, avaient l'habitude de vouer leur futur bébé à Saint-Eleftherios. Aux termes de leur contrat avec le Saint, si tout se passait bien, elles devaient donner à leur enfant le nom de *Eleftherios* (si c'était un garçon) ou d'*Eleftheria* (pour une fille). Dans ces cas, il ne s'agissait plus de célébrer la liberté mais de témoigner de la reconnaissance pour l'heureuse délivrance à laquelle le Saint avait contribué⁷⁵). Bon nombre de *Asteryo* (69 individus) qui figurent dans notre liste ont probablement reçu leur nom en raison de circonstances comparables. Très répandu parmi les Vlakhs, ce prénom dérive de *steriono*, consolider. Pour les familles qui choisissaient de le donner à leur nouveau-né, il s'agissait bien souvent d'exorciser le risque d'une mort prématurée.

Bien entendu, la vogue de certains prénoms parmi nos Saloniciens tient aussi à des circonstances locales. À côté de Saint-Demètre dont il a été déjà question plus haut, *Kostantin*, *Atanas*, *Andon* — pour ne citer que ces exemples — ont tous trois leur église à Salonique. Dès lors, il n'est guère étonnant que les *Kostandi/Kostantin* totalisent quelque 230 individus, les *Atanas/Tanas* soient près de 150 et les *Andon* frisent la centaine. En ce qui concerne ces derniers, on doit préciser que leur saint patron était spécialisé dans la guérison des maladies mentales et occupait, à ce titre, une place privilégiée dans la vie religieuse de la cité. Située près de la place de l'Hippodrome, la petite église de Ay-Andon⁷⁶) fut, jusque vers 1900, le seul établissement de Salonique accueillant des aliénés. Les malades s'y rendaient avec leurs proches. Et alors que les premiers, enchaînés aux anneaux fixés sur l'iconostase se débattaient contre les mauvais esprits, les seconds, à genoux devant l'icône miraculeuse, jeûnaient et priaient plusieurs jours d'affilée attendant que le Saint veuille bien secourir l'être cher⁷⁷).

Enfin, n'oublions pas que, dans la plupart des cas, l'octroi d'un prénom visait, en tout premier lieu, à affirmer la continuité de la lignée et que les parents n'avaient, en la matière qu'une très faible marge de manœuvre. Nous

⁷⁵) Dim. S. Loukatos, *Συμπληρωματικά του χειμώνα και της άνοιξης*. Athènes: Filippotis 1985, pp. 53—57.

⁷⁶) Édifiée au début du XIX^e siècle. À propos du bâtiment, cf. Charoula Saxiampani-Stephanou, *Ο ναός Αγίου Αντωνίου Θεσσαλονίκης*, dans: *Thessaloniki I. Thessalonique: Centre d'Histoire de Thessalonique* 1985, pp. 413—449, p. 431.

⁷⁷) Nik. A. Sfendonis, *Ένα φρενοκομείο της Θεσσαλονίκης κατά τον δέκατον ένατον αιώνα*, *Makedoniko Himerologio*, 1964, pp. 97—100.

avons vu plus haut que le fils aîné recevait toujours, en principe, le nom du grand-père paternel. C'était ensuite au tour du grand-père maternel d'être honoré. Dans les foyers où l'esprit de famille était particulièrement développé, les parrains, lorsque le nombre des enfants à baptiser se multipliait, n'avaient que l'embarras du choix: il y avait toujours, dans la parentèle, quelque nom qu'il importait de transmettre.

Peut-on déduire du prénom l'identité ethnique de celui qui le porte? La question vient d'autant plus naturellement à l'esprit que nous ne disposons d'aucun indicateur fiable, pour la période concernée, qui puisse nous éclairer utilement sur la composition de l'élément chrétien de Salonique. Mais, l'onomastique, hélas, s'avère, en la matière, d'un bien piètre secours. En effet, un très grand nombre de noms de baptême sont utilisés aussi bien par les Grecs que les Bulgares, les Serbes, les Vlakhs ... Comment distinguer un *Anastas* grécophone d'un *Anastas* slavophone? La même question se pose pour les *Andon*, les *Apostol*, les *Asteryo*, les *Atanas*, les *Dimitri*, les *Mihal*, les *Nikola*, les *Panayot*, les *Petro*, les *Todori*, les *Toma*, les *Vașil*, et bien d'autres. Ce qui rendrait l'exercice particulièrement périlleux c'est qu'il s'agit de noms très courants, aussi bien chez les Grecs que chez les Slaves et les Vlakhs.

Les noms plus »typés« existent, mais ils sont rares. Gageons, par exemple, que les quelque 40 *Ustuyan* et les 32 *Yovan* recensés dans le registre étaient des slavophones. Parmi les autres prénoms dénotant l'appartenance à l'un des peuples slaves des Balkans, citons encore *Boğdan*, *Goșo*, *Guta*, *Lalko*, *Nelko* et *Peyo*. Il ne fait aucun doute, par ailleurs, que le *Canas*, le *Çiko*, le *Cimo* et les trois *Cuma* qui figurent parmi les habitants de Ay-Atanas étaient des Valaques. Tel est aussi le cas d'un *Çiço*, habitant de Kebir Manastır.

Les hommes de religion doivent-ils être considérés comme une nation à part? Remarquons, en tout état de cause, qu'ils ont l'exclusivité de certains noms. Seul un moine ou un prêtre pourrait se prénommer *Antimos*. Il en va de même pour ce qui est d'*Avakum*, *Daniyl*, *Doroteyo*, *Efraym*, *Nestori* ou *Persano*.

Un signe particulier: la moustache

Si la fiche signalétique du contribuable salonicien comprend, de manière absolument systématique, une rubrique »couleur de moustache«, c'est que cette information présente quelque intérêt pour la fiscalité ottomane. Le moustachu — l'homme adulte — est de toute évidence en mesure de payer l'impôt, même s'il a le poil grisonnant (*kir bıyıklı*). Les individus qui arbo- rent une moustache naissante (*ter bıyıklı*) sont également taxables puisque tout donne à penser qu'ils ont plus de douze ans. Ce ne sont que les visages glabres qui posent problème: en général, ils appartiennent à des enfants dont il serait absurde d'exiger qu'ils paient un quelconque impôt; mais il peut

aussi s'agir d'imberbes ayant pourtant atteint l'âge d'avoir affaire avec le fisc. Une dernière catégorie est celle de *köse*: génétiquement privés de pilosité, ils n'en sont pas moins des contribuables à part entière.

Force nous est d'admettre que les percepteurs ottomans connaissaient bien leur affaire. Ni la couleur des yeux, ni celle des cheveux n'aurait pu constituer un indicateur aussi fiable que les informations dont ils disposaient sur la moustache des contribuables. Était-il possible d'imaginer un meilleur baromètre des âges de la vie que ces poils garnissant la lèvre supérieure de l'homme?

Naturellement, choisir la moustache comme signe distinctif impliquait que tous les individus imposables en eussent une. De fait, dans la Salonique des années 1830, un homme sans moustache est inconcevable, du moins parmi les chrétiens. Seuls le *köse* et les très jeunes garçons n'en ont pas. La barbe, qui aurait pu jouer, du point de vue de la fiscalité, le même rôle que la moustache, est plus rare. Dans notre registre, seuls les prêtres, les moines et les vieillards en ont une. Pour les hommes de religion, il s'agit même d'une obligation: tous les prêtres de Salonique, tous les moines du monastère de Vlatéon sont désignés comme barbus (*sakallı*)⁷⁸.

Le recensement de 1835 distingue cinq couleurs de moustache: *kara* (noir), *siyah* (une autre nuance de noir?), *kumral* (chatain), *sarı* (blond) et *kır* (gris). Le tableau (voir p. 121) donne pour chaque quartier, le pourcentage revenant à chacune de ces nuances. Ont été également décomptés les *köse* (glabres), fort peu nombreux.

Il serait tentant, à travers ces divers pourcentages, de chercher à cerner le bagage génétique de nos contribuables. Les moustaches blondes n'appartiendraient-elles pas à des Slaves? Les moustaches noires ne seraient-elles pas réservées aux éléments les plus métissés de la population? Il est cependant évident que de telles spéculations ne nous conduiraient pas bien loin. Dans une Macédoine aux sangs tellement mêlés, ce n'est certes pas par la couleur de la moustache que les peuples se distinguaient les uns des autres.

Il n'en demeure pas moins que notre tableau suscite quelques interrogations. Pourquoi les chatains sont-ils si nombreux à Metropolis? D'où viennent les 37,6% de blonds de Tuzlu Çeşme et les 30% environ de Ay-Pat? Les moustaches grises posent, elles aussi, problème. Très inégalement distribuées à travers les divers quartiers (9,7% à Ay-Pat contre 39,1% à Kızlar Manastırı) elles ne semblent pas réservées aux contribuables âgés ou vieillissants. Le gris serait-il, comme les autres couleurs, inscrit dans les gènes? On doit enfin s'interroger sur la distinction que fait le scribe entre *siyah* et *kara*. À Aya-Nikola, à

⁷⁸) Dans son étude intitulée *La moustache* (Ο μύσταξ. Athènes: Nefeli 1989), E. Petropoulos présente les différents types de moustache; à propos de l'importance de ce signe dans la vie des Orientaux, voir notamment, A. N. Vernardakis, *Περί αμφιέσεως*. Athènes 1906, pp. 20—69.

Kızlar Manastırı, à Çavuş Manastır ces deux termes se font concurrence; dans tous les autres quartiers l'un des deux l'emporte très nettement sur l'autre. S'agit-il de signaler les subtiles glissements du brun au noir?

Catégories fiscales, états de fortune et condition sociale

Last but not least, le registre n° 337 donne une idée de la répartition des fortunes au sein de la communauté orthodoxe de Salonique.

L'administration ottomane distingue trois catégories fiscales, *a'la* (bien), *awsat* (moyen) et *edna* (bas), qui correspondent, en principe, à trois niveaux de fortune: les gens aisés, les couches médianes et enfin, les »pauvres«. Dans le tableau (voir p. 121), nous avons évalué la part revenant à ces différents groupes dans chaque quartier (pourcentages calculés par rapport à la population imposable).

Que ce soit Ay-Atanas qui compte le plus d'hommes riches n'a rien d'étonnant. Ce quartier constitue le cœur de la Salonique orthodoxe. Avec ses auberges, ses tavernes, ses nombreuses boutiques, il se présente comme un secteur particulièrement actif. Depuis toujours, c'est ici que résident les notables de la communauté. Notons, toutefois, que la richesse y cohabite, de manière passablement équilibrée, aussi bien avec des niveaux de fortune moyens (47,7%) qu'avec les revenus modestes (32,6%). Cela tient peut-être au fait qu'il s'agit d'un quartier relativement peuplé (710 individus de sexe masculin) et que les grands nombres contribuent, bien souvent, à gommer les trop vifs contrastes.

Avec ses fourreurs, ses bijoutiers, ses négociants, le quartier de Aya-Nikola offre un profil assez comparable à celui d'Ay-Atanas. Cependant, aussi bien la richesse que la pauvreté y cèdent des points à la couche moyenne (55,8%). Au demeurant, cette dernière se taille aussi la part du lion dans tous les autres quartiers de la ville, en particulier à Aya-Kostantin où elle totalise 73,1% des contribuables.

Si l'on regarde du côté des »pauvres«, on constate qu'ils représentent une proportion particulièrement élevée des contribuables recensés à Kızlar Manastırı (44,8%), Tavşan Manastırı (52,9%) et Çavuş Manastır (52,5%). Dans ces trois quartiers, les imposables de la catégorie *edna* dépassent les 40 et même les 50%, alors qu'ailleurs la part qui leur revient oscille entre 19,1% (Metropolid) et 37,7% (Yanık Manastır) des individus payant la *cizye*. À Çavuş Manastır, le pourcentage élevé des »pauvres« s'explique par la présence d'un grand nombre de muletiers (*kiracı*) et de moines (il est cependant à noter que ces derniers ne sont pas tous taxés de la même façon). À Tavşan Manastırı et à Kızlar Manastırı, deux quartiers où les individus soumis à la *cizye* sont peu nombreux, il semble qu'on puisse établir une corrélation entre le niveau de taxation et l'âge des contribuables, les plus jeunes — relativement nombreux dans ces quartiers — étant

généralement rangés dans la catégorie *edna*. Au reste, cette remarque vaut pour l'ensemble des quartiers grecs de la ville. Partout, les enfants et adolescents âgés de 12 à 18 ans ont, pour la plupart, le privilège de figurer au bas de l'échelle fiscale et de ne payer que quinze piastres par tête. Ce classement n'a probablement rien d'arbitraire. Dans la Salonique de 1835, il devait être fort rare qu'un jeune homme disposât d'une fortune personnelle.

Comment s'enrichir lorsque l'on démarre dans la vie active? S'il faut en croire les évaluations de fortune effectuées par l'administration fiscale ottomane, il ne semble pas qu'il y ait, en la matière, de recette absolue. Le classement des métiers en fonction de l'impôt acquitté par ceux qui les pratiquent ne débouche guère sur une taxinomie parfaitement cohérente. L'annexe II (pp. 126—127) en témoigne amplement. Les exemples d'activités professionnelles classées simultanément dans les trois catégories fiscales y sont légion. C'est ainsi, en particulier, que nous y comptons autant d'*alacacı* dans la catégorie des contribuables payant 60 piastres (*a'la*) que dans celle dont le fisc ne réclame que 15 piastres (*edna*). Plus frappant encore est le cas des bijoutiers (*kuyumcu*). Si la plupart figurent parmi les »riches«, il y en a néanmoins quelques-uns qui sont classés *edna*.

Dans l'ensemble, toutefois, certains secteurs d'activité sont, de toute évidence, plus lucratifs que d'autres. Tel est notamment le cas de celui des textiles. Dans notre registre, nombreux sont les fabricants d'*alaca*, d'*aba*, de *keçe*, mais aussi les tailleurs (*terzi*), qui ont le triste privilège d'appartenir à la catégorie des contribuables taxés au maximum. La plupart des marchands d'épices (*attar*) paient également 60 piastres par tête. Si les taverniers affichent souvent des revenus moyens ou même modestes, nous en comptons cependant six à Ay-Atanas qui sont recensés parmi les *a'la*. Ils partagent cette infortune avec quatre boulangers du même quartier.

Au-delà du vaste marais des professions ressortissant du tarif *awsat*, les activités les moins rentables se laissent, elles aussi, assez facilement réparer. Presque tous les domestiques (*hizmetkâr* et *saraydar*), les brocanteurs (*eskici*), les manouvriers (*ırgat*), les portefaix (*hamal*) sont rangés, sans surprise, dans la catégorie *edna*. L'unique fabricant de *baklava* grec de la ville — un certain *Petro*, recensé dans le quartier de Ay-Atanas⁷⁹⁾ — fait également partie de ce groupe. Enfin, les prêtres doivent de même se résoudre, du moins en début de carrière, à figurer parmi les contribuables à revenus modestes.

Remarquons que certains »pauvres« sont si pauvres qu'ils ne paient même pas la *cizye*. Il s'agit de ceux qui sont désignés comme *sa'il* (nécessiteux). Ces individus sans ressources, vivant de mendicité ou de la charité de leurs

⁷⁹⁾ Der mahalle-i Ay-Atanas yabancıları, n° 30.

proches ne sont guère nombreux: il y en a 21, répartis à travers les douze quartiers chrétiens de la ville⁸⁰).

Un autre groupe qui échappe à l'impôt est celui des enfants de moins de douze ans. Pourtant, bon nombre d'entre eux travaillent dès l'âge de huit ans. La *cizye* étant, en principe, exigible de tout non-musulman libre, capable de gagner sa vie, cette main-d'œuvre infantine n'aurait-elle pas dû, elle aussi, avoir maille à partir avec le percepteur? Dans sa mansuétude, le législateur ottoman en a jugé autrement. En ces temps-là, le savoir faire fiscal en était encore à ses balbutiements.

• • •

Au total, comme la plupart des autres documents ottomans du même type, le registre n° 337 constitue bien une de ces sources que les historiens de la société se plaisent à qualifier de »fondamentales«. Grâce à lui, nous savons comment nos Saloniciens se répartissaient à travers la ville, de quoi ils vivaient, dans quelles localités ils se rendaient pour vendre leurs marchandises. Nous sommes aussi renseignés sur leurs origines, leur espérance de vie, la structure de leur famille et de leur environnement professionnel, leur niveau de fortune.

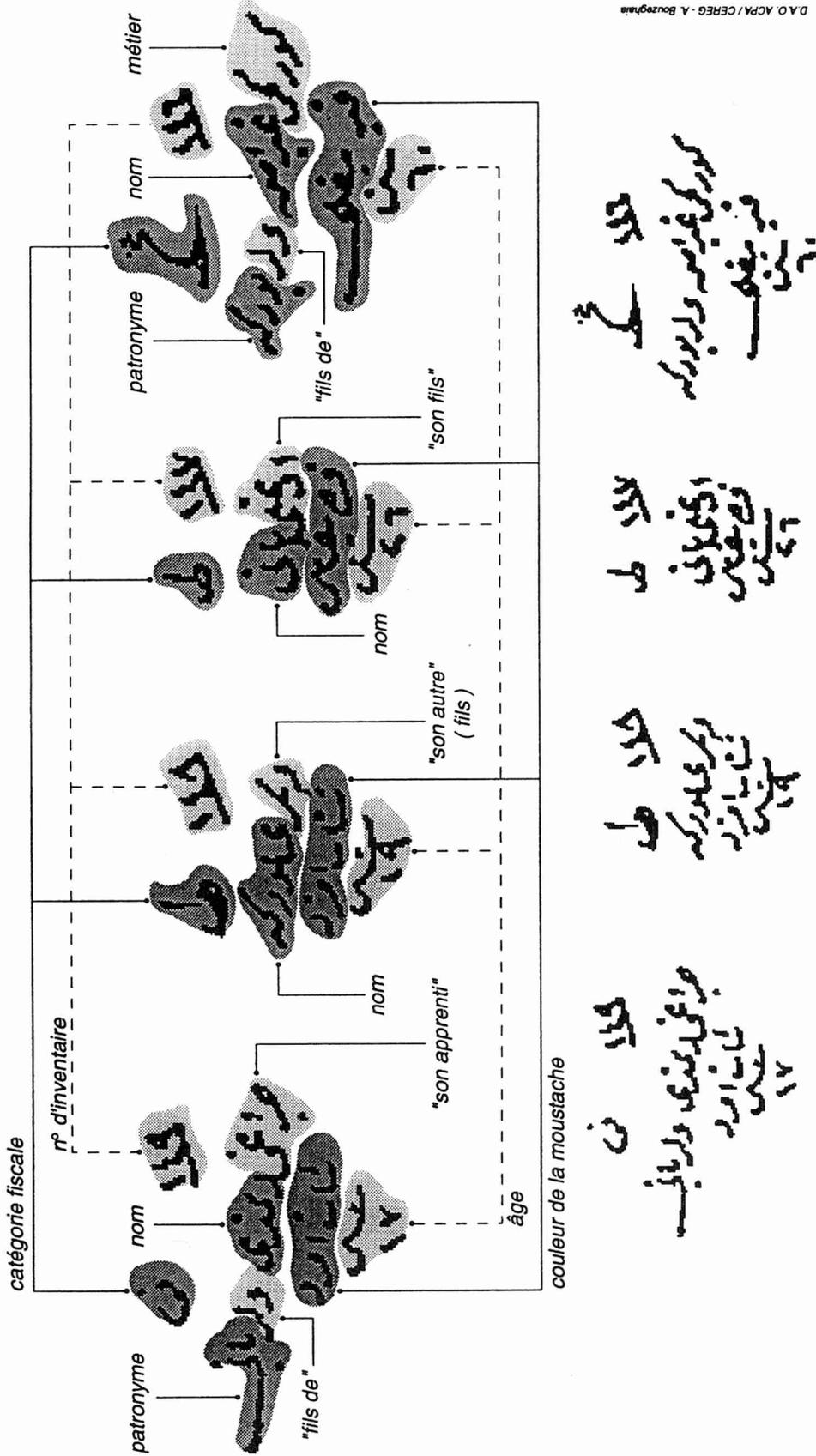
Cela dit, il faut reconnaître que bien des choses nous échappent. Que faisait le Grec de Salonique au sortir de sa boutique? De quels élans était-il animé? Comment cohabitait-il avec ses voisins juifs et musulmans? À quelles songeries s'abandonnait-il quand il traversait la mer Égée pour aller vendre son stock d'*aba* en Anatolie? En un mot, de quoi sa vie était-elle faite? De la comptabilité de l'existence, notre inventaire ne permet de retenir qu'une série de nombres et de pourcentages. L'impondérable et l'incalculable lui échappent. Les informations qu'il fournit ne répondent qu'aux stricts besoins de la fiscalité ottomane: prénom, patronyme, âge, profession, domicile, signes particuliers ... Une épitaphe en dirait presque autant.

Pourtant, singulièrement, nous n'avons guère l'impression d'avoir affaire ici à la population d'un cimetière. Même réduits à quelques données de base, nos 3571 individus, soigneusement répertoriés, sont doués d'une certaine présence. Cela tient peut-être au témoignage irréfutable qu'apportent les feuilles jaunies du grimoire conservé dans les Archives Historiques de Macédoine. Celles-ci attestent qu'en 1835, *Yanni, Nikola, Lifder* et les autres étaient en vie et payaient la *cizye*, chacun selon les possibilités de sa bourse. Aussi étrange que cela puisse paraître, il est impossible pour nous de ne pas partager cette certitude du fisc ottoman.

⁸⁰) Nous en comptons huit dans le quartier de Ay-Atanas; deux à Tuzlu Çeşme; un à Metropolitid; deux à Panağuda; un à Kebir Manastır; six à Aya-Nikola; un à Aya-Kostantin.

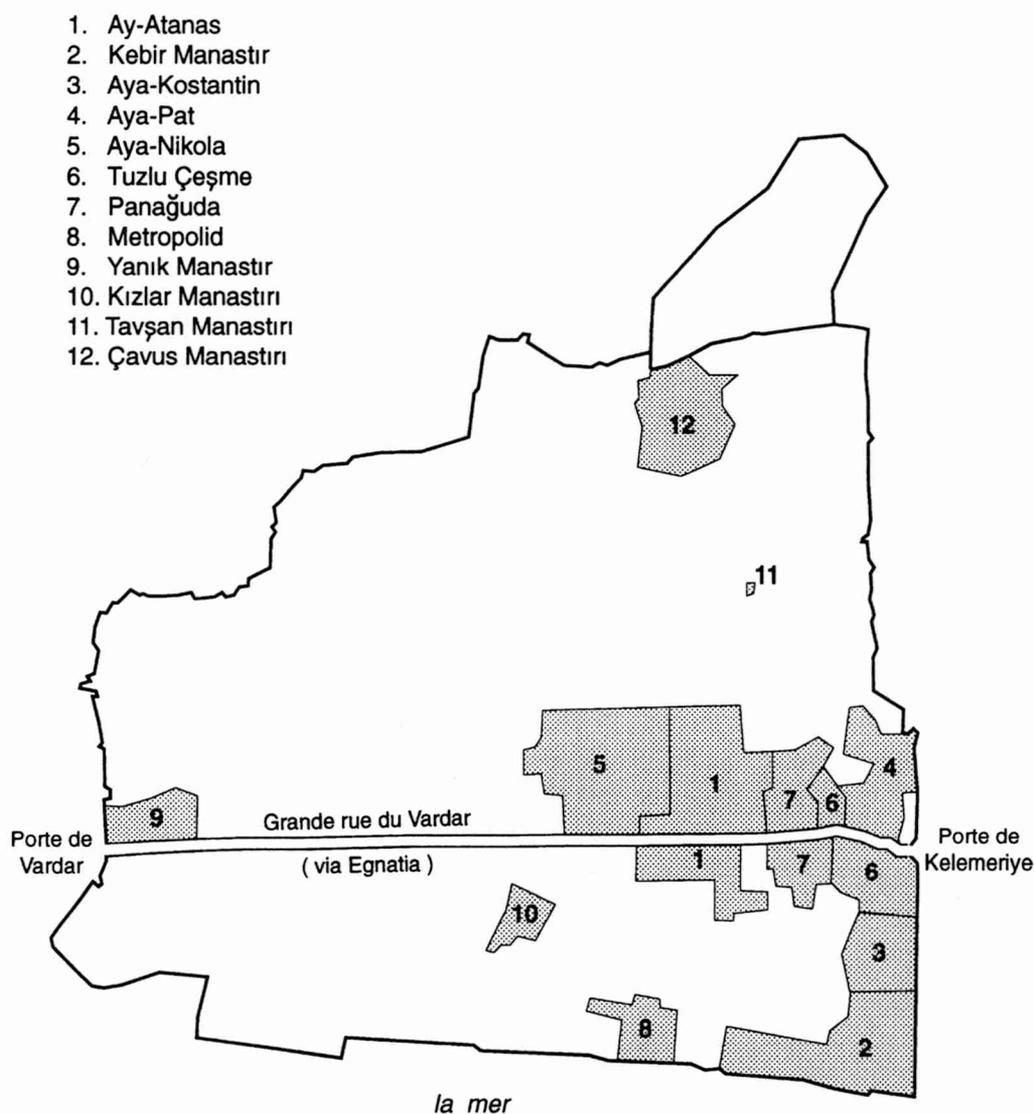
Annexe I

Un exemple: les contribuables n°s 146, 147, 148 et 149 du quartier de Kebir Manastir



D.A.O. ACPA / CEREG - A. Bouzykha

Les douze quartiers grecs orthodoxes de Salonique
vers le milieu du XIX^e siècle



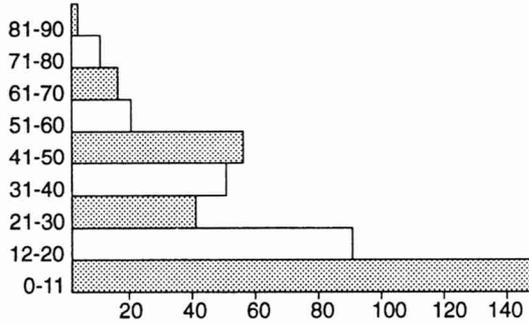
En 1835, Salonique est encore entourée de murailles de toutes parts. La carte que nous proposons ici est dessinée sur la base de celles publiées par Vassilis Demetriades (*La topographie de Thessaloniki pendant la Tourkokratia*, Thessalonique, 1983) et Semavi Eyice (*Atatürk'ün dogdugu yillarda Selanik*, Istanbul, 1981). Nous remarquons d'emblée la voie Egnatia qui "coupe" la ville en deux parties, haute et basse. Pour la plupart, les quartiers grecs sont situés de part et d'autre de cet axe.

Yanni, Nikola, Lifder et les autres ...

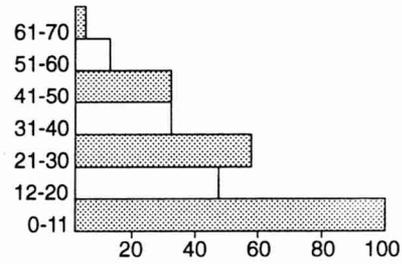
Ages	Ay-Tanas %	Ay-Tanas (étrangers) %	Kebir Ma-nastır %	Ay-Kos-tantin %	Ay-Pat %	Ay-Nikola (étrangers) %	Aya-Nikola %	Tuzlu Çeşme %	Pana-ğuda %	Metro-polid %	Yanık Ma-nastır %	Kızlar Ma-nastırı %	Tav-şan Ma-nastırı %	Çavuş Ma-nastırı %	Mo-yenne %
0-11	33,9	35,4	29,1	32,2	29,5	32,1	28,1	31,1	34,0	33,9	17,3	33,9	38,7	25,0	31,0
12-20	20,7	17,1	15,2	22,2	16,2	20,3	24,0	14,5	19,9	15,2	20,9	21,7	24,7	19,8	19,4
21-30	9,2	19,7	23,1	14,2	17,6	18,6	17,2	17,0	18,6	19,1	29,4	10,4	7,5	9,6	16,5
31-40	11,7	10,9	17,5	20,1	22,1	13,1	15,0	24,2	11,2	17,9	21,2	13,9	13,9	12,8	16,1
41-50	12,7	11,3	7,0	7,9	7,1	8,8	11,3	5,2	9,3	4,2	4,2	6,9	10,7	10,8	8,3
51-60	5,0	3,6	5,2	3,1	4,2	3,9	3,1	3,6	5,1	4,2	5,1	8,6	2,1	10,2	4,7
61-70	4,1	0,7	2,2	—	2,8	1,6	0,4	2,0	0,6	4,2	1,2	3,4	—	8,3	2,2
71-80	1,6	0,3	0,3	—	0,4	0,6	—	1,6	0,9	0,3	0,3	0,8	—	1,2	0,5
81-90	0,6	0,3	—	—	—	0,6	—	0,4	—	0,3	—	—	1	0,6	0,2
91-100	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	0,6	0,04
101-110	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	0,6	0,04
TOTAL	99,5	99,3	99,6	99,7	99,9	99,6	99,1	99,6	99,6	99,3	99,6	99,6	98,6	99,5	98,9

Distribution de la population masculine par tranches d'âges dans les douze quartiers grecs orthodoxes de Salonique

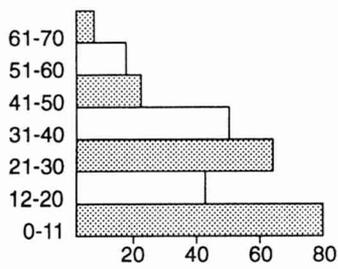
1 Ay-Atanas
(les "autochtones" : 436 hommes)



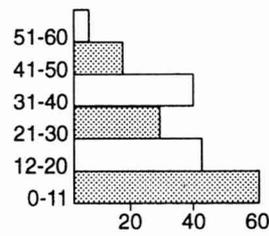
2 Ay-Atanas
(les "étrangers" : 274 hommes)



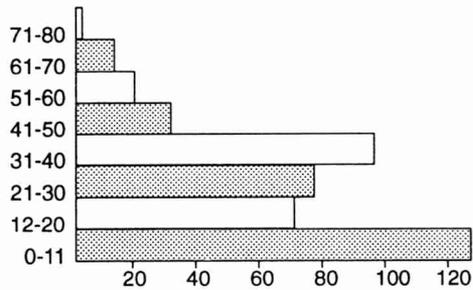
3 Kebir Manastir :
268 hommes



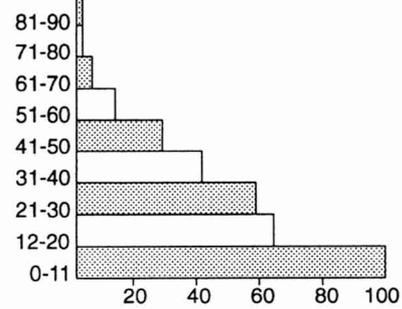
4 Aya-Kostantin :
189 hommes



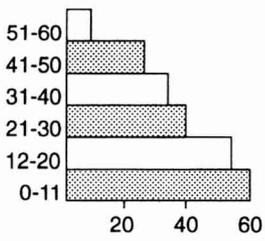
5 Aya-Pat :
419 hommes



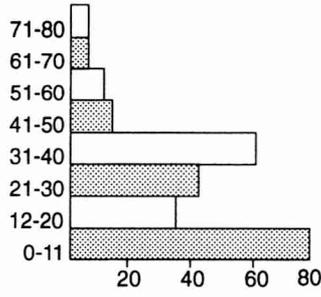
6 Aya-Nikola :
(les "autochtones" : 305 hommes)



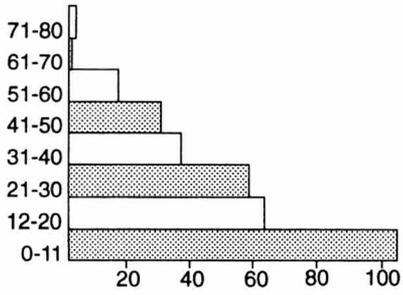
7 Aya-Nikola
(les "étrangers" : 220 hommes)



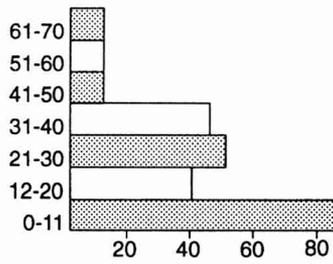
8 Tuzlu Çesme :
247 hommes



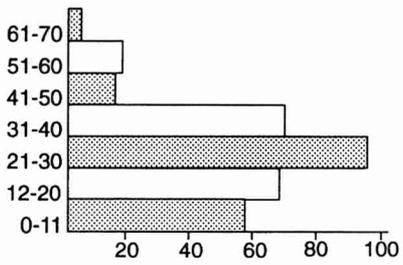
9 Panağuda :
311 hommes



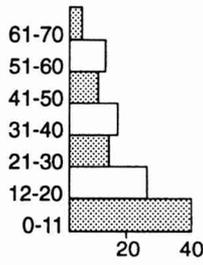
10 Metropolitid :
256 hommes



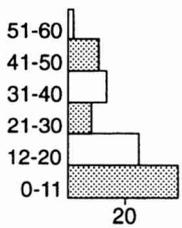
11 Yanık Manastır :
329 hommes



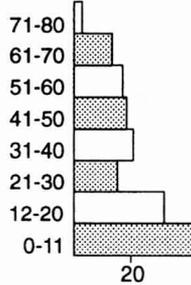
12 Kızlar Manastır :
115 hommes



13 Tavşan Manastırı :
93 hommes



14 Çavuş Manastır :
156 hommes



Meropi Anastassiadou

Ou vont les Rum de Salonique?	Ay- Atanas	Kebir Ma- nastir	Ay-Kos- Ay-Pat tantin	Aya- Nikola	Tuzlu Çeşme	Pana- ğuda	Metro- polid	Yanık Ma- nastir	Kızlar Ma- nastir	Tavşan Ma- nastir	Çavuş Ma- nastir	TOTAL
Ağrafa	1		1									2
Anadolu	26							1				27
Avrethissar			1									1
Balca						1						1
Bükreşt			1				1					2
Debre	2					4						6
Doyran						1		1				2
Drama				1								1
Eğriboz			1									1
Filipe	3											3
Gevgeli					2							2
İskenderiye			5									5
İstanbul	3	1										4
İzmir	5	15	3	2	4		2	1	3	2		37
Karaburnu					1							1
Kireçköy				1					2			3
Kuşadası	1											1
Litohor						1						1
Livadi						1						1
Manastır	3			4								7
Mısır	2											2
Mora				1								1
Pravişte	1											1
Rumeli											1	1
Silistra	2											2
Siroz	3	1	1				1					6
Syra		1										1
Vodina		1				1						2
Yanya												1
Yenice							1					1
Yenişehir					3							3
Zagora											3	3

Yanni, Nikola, Lifder et les autres ...

Lieux de destination des "absents"
dans la communauté rum de Salonique



Meropi Anastassiadou

Les origines des <i>Rum</i> de Salonique	Ay- Atanas	Kebir Ma- nastır	Ay- Kos- tantin	Ay-Pat	Aya- Nikola	Tuzlu Çeşme	Pana- ğuda	Metro- polid	Yanık Ma- nastır	Kızlar Ma- nastır	Tavşan Ma- nastır	Çavuş Ma- nastır	TOTAL
Ağrafa	10			2	1	1		1					15
Avrethissar	1			2									3
Ayvat	1												1
Ağustos					1								1
Balafça				1									1
Balca	3								6				9
<i>Bulgar</i>	1						5		1				7
Debre	2			1	1	2	2	2	18				26
Doyran	2							1	1	2			5
Elasona							1		5				6
Galiçe	3								2				5
Gavardina	14		6										20
Gevgeli							1	1	9	1			11
Gradabor			1	2			2						5
Gumenice	1												1
Hortaç						1							1
İstanbul								1					1
İzmir									1				1
Kapucular				4			1						5
Karaburun	1			1									2
Karaferya	4			2	3	1			13				23
Karınca(?)			10	1			1	1					12
Katerini				1									1
Kazanca(?)									1				1
Kelender	1		1	1									2
Kesendriye	1			1	1	1	4	1	1				10
Kilkiş	1			2		7	2	3	3				18
Kırca(?)	2												2
Kireçköy	1				1								3
Koniçe	1												1
Küleke	2												2

Meropi Anastassiadou

Lieux d'origine des étrangers
dans la communauté rum de Salonique



D.A.O. ACPA / CEREG - A. Bouzeghala

Couleur de moustache	Ay-Tanas	Ay-Tanas (étrangers)	Kebir Ma-nastır	Ay-Kos-tantin	Ay-Pat	Aya-Nikola	Aya-Nikola (étrangers)	Tuzlu Çeşme	Pana-ğuda	Metro-polid	Yanık Ma-nastır	Kızlar Ma-nastır	Tavşan Ma-nastır	Çavuş Ma-nastır
<i>kara</i>	36,9	34,4	55,7	41,8	31,8	17,5	9,6	1,7	—	5,6	52,9	13,0	—	11,4
<i>siyah</i>	—	—	—	—	—	18,3	33,3	15,3	54,6	20,0	1,1	13,0	41,9	13,7
<i>kır</i>	22,2	12,6	15,9	15,1	9,7	19,1	13,9	23,9	21,8	19,2	18,8	39,1	22,5	39,0
<i>kumral</i>	20,6	21,0	11,7	11,6	26,6	20,8	11,8	19,6	12,5	30,4	—	13,0	22,5	—
<i>sarı</i>	19,0	30,2	19,3	31,3	29,8	21,6	27,9	37,6	18,7	24,8	24,7	15,2	9,6	34,4
<i>köse</i>	1,0	1,6	1,6	—	1,9	2,5	3,2	1,7	—	—	2,3	6,5	3,2	1,1

Catégorie de cizye	Ay-Atanas %	Kebir Ma-nastır %	Ay-Kos-tantin %	Ay-Pat %	Aya-Nikola %	Tuzlu Çeşme %	Pana-ğuda %	Metro-polid %	Yanık Ma-nastır %	Kızlar Ma-nastır %	Tavşan Ma-nastır %	Çavuş Ma-nastır %
<i>a'la</i>	19,5	11,9	5,0	6,2	18,9	11,2	10,4	13,4	5,7	8,6	5,8	3,0
<i>awsat</i>	47,7	67,0	73,1	67,8	55,8	64,7	56,7	67,3	56,5	46,5	41,1	44,3
<i>edna</i>	32,6	20,9	21,8	25,9	25,2	23,9	32,7	19,1	37,7	44,8	52,9	52,5

Les métiers recensés dans le registre n° 337 (nombre d'individus par quartier)

Métiers	Ay-Tanas	Ay-Tanas (étrangers)	Kebir Ma-nastir	Ay-Kos-tantin	Ay-Pat	Aya-Nikola (étrangers)	Aya-Nikola (étrangers)	Tuzlu Çeşme	Pana-ğuda	Metro-polid	Yanık Ma-nastir	Kızlar Ma-nastir	Tavşan Ma-nastir	Çavuş Ma-nastir
<i>abacı</i>	35	4	11	2	5	8	4	8	9	7	8	3	4	1
<i>alacacı</i>	1	9	7	9	16	3		18	7	2	1	1	1	
<i>arabacı</i>								2		1				
<i>astarcı</i>			1	8	14	1	1	3		1				
<i>attar</i>	8	1	2		2	5		4	7	5	1		5	
<i>aylakçı</i>	8	9												
<i>aşçı</i>	2	1	2		8	1		4	1				1	6
<i>bağçivan</i>	1	1			1				1	4			1	1
<i>bakkal</i>	7	5			1	4	7	1		2	9		3	8
<i>baklavacı</i>		1												
<i>balıkçı</i>			5		1									
<i>basmacı</i>	3		1	5	6			5	2	2				1
<i>bezirci</i>					1									
<i>bıkarıcı</i>					1									
<i>börekçi</i>	1			1			2							
<i>boyacı</i>	2		1	3	4	2		2		1			1	
<i>bozacı</i>											1			
<i>boğasçı</i>					1									
<i>burkçı</i>														1
<i>buğaçacı</i>					1					1				
<i>çalingir</i>				1										
<i>çarnkçı</i>					1			4						
<i>celeb</i>	1													
<i>çerçi</i>										1				
<i>çoban</i>		1			2		1				2			1
<i>çömlekçi</i>														3

Meropi Anastassiadou

1	sarraç	1	3	2	15	2	3	2	1	1	3	1	4
2	saraydar	1	3	2	2	2	3	2	1	1	3	1	4
3	sebzeçi	1	3	2	15	2	3	2	1	1	3	1	4
	sebzevancı									1			
	semerci			2	2	1		1	2	1			
	semmancı	1								1			
1	su yolcu												
	süpürgeçi							1					
	şa'iri												1
1	şehriyeci	1	2										
1	şekerçi	1			1						2		
	şerbetçi	1	1	2	3				6				
	ta'yıncı	1											
	tablakar	1											
	tarakçı	1					1						
	tavukçu				1								
8	terzi	12	3	4	5	2	2	5	1	8	13	3	2
1	tohumcu												
7	tüccar	1					2		1			1	1
6	tüfenkçi									1			
	tulumbacı		1	1	1							2	
	uncu			1	1			1	1				
	urgancı				1			1		2	1	1	
4	üzümcü	1	2		1	2	1	1	6	2	1	1	
1	yamanacı												
1	yazıcı												
1	yemenici												
	yemişçi												1
1	zenneci				1								

**Annexe II: La position des métiers pratiqués par les *Rum* de Salonique
dans l'échelle fiscale**

(à côté de chaque métier figure le nombre d'occurrences)

A'la:

abacı (20), *alacacı* (14), *aşçı* (1), *astarcı* (2), *attar* (9), *aylakçı* (2), *bakkal* (15), *bezirci* (1), *boğaçacı* (1), *börekçi* (1), *boyacı* (4), *burkçı* (1), *çarıkçı* (1), *çerci* (1), *çoban* (1), *çömlekçi* (1), *değirmenci* (1), *duhancı* (3), *dülger* (2), *etmekçi* (9), *fırncalacı* (1), *fuçıcı* (1), *geçici* (1), *habbaz* (8), *hancı* (1), *havlucu* (1), *ispenciyyar* (1), *kassab* (5), *kiracı* (1), *kırmızıcı* (1), *kunduracı* (4), *kürkçü* (10), *kuyumcu* (6), *mesteci* (2), *meyhaneci* (19), *mısırcı* (1), *mismari* (1), *papaz* (9), *papuşçu* (12), *sa'atçı* (4), *semerci* (1), *semmancı* (1), *şehriyeci* (2), *şekerci* (2), *şerbetçi* (3), *terzi* (8), *tüccar* (1), *tüfenkçi* (3), *üzümcü* (6), *yazıcı* (1), *zenneci* (1)

Awsat:

abacı (46), *abacı kalfası* (1), *alacacı* (50), *alacacı çırağı* (1), *alacacı kalfası* (8), *arabacı* (3), *aşçı* (19), *aşıcı* (2), *astarcı* (21), *attar* (23), *attar kalfası* (1), *aylakçı* (4), *bağçivan* (7), *bakkal* (28), *bakkal çırağı* (1), *balıkçı* (3), *basmacı* (21), *börekçi* (1), *boyacı* (9), *bozacı* (1), *boğaçacı* (1), *burkçı* (2), *burkçı çırağı* (1), *çalingir* (1), *çarıkçı* (3), *celeb* (1), *çoban* (3), *çömlekçi* (1), *çubukçu* (1), *davulcu* (1), *değirmenci* (13), *demirci* (2), *doğramacı* (2), *duhani* (4), *dülger* (26), *enfiyeci* (1), *eskici* (5), *etmekçi* (29), *fesçi* (1), *fırncalacı* (2), *fuçıcı* (2), *gaytancı* (1), *geçici kalfası* (1), *habbaz* (12), *haftancı* (2), *hancı* (14), *hasırcı* (5), *hizmetkâr* (3), *ipekçi* (1), *ırgat* (21), *kahveci* (1), *kalafatçı* (1), *kantarcı* (4), *kassab* (11), *kayıkçı* (31), *kazgancı* (5), *kemancı* (3), *keşşiş* (6), *kilerci* (2), *kiracı* (2), *koças* (5), *kunduracı* (12), *kunduracı çırağı* (1), *kürkçü* (34), *kürkçü çırağı* (1), *kürkçü kalfası* (1), *kuyumcu* (10), *kuyumcu çırağı* (1), *mesteci* (2), *meyhaneci* (10), *mısırcı* (1), *mumcu* (5), *nakkaş* (2), *papaz* (20), *papuşçu* (61), *papuşçu çırağı* (2), *papuşçu kalfası* (2), *rakkas* (4), *sa'atçı* (3), *sabuncu* (1), *saraydar* (21), *sebzeçi* (3), *sebzevancı* (1), *semerci* (6), *semerci kalfası* (1), *semmancı* (1), *su yolcu* (1), *süpürgeci* (1), *şehriyeci* (2), *şekerci* (2), *şekerci kalfası* (1), *şerbetçi* (8), *tarakçı* (2), *tavukçu* (1), *terzi* (43), *terzi çırağı* (1), *tüccar* (1), *tüccar kalfası* (1), *tüfenkçi* (3), *uncu* (4), *urgancı* (6), *üzümcü* (7), *üzümcü çırağı* (2), *yemişçi* (1), *zenneci* (1)

Edna:

abacı (17), *abacı çırağı* (4), *abacı kalfası* (2), *alacacı* (2), *alacacı çırağı* (5), *aşçı* (2), *attar* (4), *attar çırağı* (1), *aylakçı* (7), *bağçivan* (2), *bakkal* (2), *bakkal çırağı* (1), *baklavacı* (1), *balıkçı* (2), *basmacı* (2), *basmacı çırağı* (1), *boyacı* (2), *boyacı çırağı* (3), *burkçı* (1), *burkçı çırağı* (1), *çarıkçı* (1), *çoban* (1), *çömlekçi* (1), *çömlekçi çırağı* (1), *çubukçu çırağı* (1), *değirmenci* (2), *demirci* (2), *duhancı* (2), *duhancı çırağı* (1), *dülger* (1), *dülger çırağı* (2), *dyako* (2), *eskici* (12), *etmekçi* (3), *etmekçi çırağı* (2), *gebeci* (1), *geçici çırağı* (2), *habbaz* (2), *haftancı çırağı* (2), *hammal* (1), *hancı* (1), *hizmetkâr* (5), *ipekçi* (3), *ırgat* (10), *ispenciyyar çırağı* (1), *kahveci* (1), *kayıkçı* (5), *kazgancı çırağı* (1), *kiracı* (6), *kıyıcı* (1), *kunduracı* (2), *kunduracı çırağı* (1), *kürkçü* (9), *kürkçü çırağı*

(5), *kuyumcu* (1), *kuyumcu çırađı* (1), *mesteci* (1), *meyhaneci* (1), *meyhaneci çırađı* (1), *mumcu* (1), *papaz* (1), *papuşçu* (7), *papuşçu çırađı* (9), *rakkas* (1), *saraydar* (12), *sarraç* (1), *semerci çırađı* (1), *şekerci çırađı* (2), *şekerci kalfası* (1), *terzi* (9), *terzi çırađı* (5), *tüccar* (2), *tüccar çırađı* (1), *üzümcü* (3), *üzümcü çırađı* (2), *yemenici* (1)

Annexe III: Les noms de baptême des Rum de Salonique
(à côté de chaque prénom figure le nombre d'occurrences)

A: *Abazi, Açıko, Adamo* (2), *Afsent, Agapi, Agatonikoz* (2), *Akrive* (2), *Aksend, Aktasios, Alefer, Aleksandri* (3), *Aleksi* (12), *Ambati, Anastas* (90), *Anatol, Andon* (89), *Andronikoz* (2), *Andrya* (5), *Angelaki* (5), *Angel* (9), *Angeli* (10), *Angelo* (4), *Antimos* (3), *Apostol* (67), *Argir* (29), *Argiropuli, Aspro* (19), *Asso, Asteryanoz, Asteryo* (69), *Atanas* (51), *Avakum, Avram, Avyerinos, Azun*.

B: *Balos, Bano* (2), *Belas* (3), *Bogdan* (3).

C: *Canas, Çıço, Ciko, Cimo* (3), *Cuma* (4).

D *Daniyl, Danyanoz, Dello* (12), *Diamandi, Diço, Dimitri* (409), *Dimo* (23), *Dino, Ditro, Doros, Doroteyo, Duka* (5).

E: *Efraym, Efstafyos, Elya* (11).

F: *Fake* (3), *Filipe, Foti* (7), *Franguli*.

G: *Gali, Gavril* (5), *Girame* (?), *Goşo* (4), *Grameno, Gramto, Grigor* (8), *Guta* (2).

H: *Haralambo, Harisi, Harito, Harizan, Hristoduli* (12), *Hristo* (113), *Hristofo, Hrysaf*.

I: *İço* (7), *İromia, İskarlato, İspaso, İstamo* (3), *İstavraki* (27), *İstavri* (17), *İstefan* (4), *İstefani* (6), *İstefanoz* (5), *İzmiko* (?).

K: *Kamar* (5), *Karalyano, Karamihal, Karamitro, Kasandro, Koço, Kör, Kostaki, Kosta* (31), *Kostandi* (137), *Kostantin* (92), *Kranta, Kristofor, Kunduras, Kyparis* (2), *Kyriako* (6), *Kyriazi* (3), *Kyrilos, Kyrko* (3), *Kyro* (6).

L: *Lalko, Lambro, Laskari, Lazar* (6), *Lazaros, Lazkari* (2), *Lazo* (7), *Lifder* (125), *Luka* (2).

M: *Maki, Malo, Manol* (38), *Mano* (5), *Manso, Margarit* (2), *Marianos, Marko* (7), *Matas, Mavridi* (2), *Mela, Melo, Merco, Merkur* (3), *Merkuryo* (3), *Meze, Miço, Miha'ilo, Mihal* (58), *Mihalaki, Milos, Mina, Minos, Miso, Mite* (8), *Mitri, Moisi, Mosko* (12), *Moso, Musyo, Myrkuryos, Myro*.

N: *Naço, Nako* (8), *Nano* (34), *Naso* (7), *Naum* (2), *Nelko, Nestori, Nestro, Niko* (3), *Nikodoti* (2), *Nikofot, Nikola* (233), *Nyo*.

P: *Palaça* (3), *Panano, Panayos* (2), *Panayot* (95), *Pandeli* (4), *Pano* (14), *Panuli, Panul, Parasko* (5), *Parasyo* (2), *Paris* (2), *Paskal* (6), *Pasko, Pavle* (10), *Perakli, Perodan, Persano, Petraki* (4), *Petri, Petro* (46), *Petruzo, Peyo, Polyzo* (5), *Prokopi* (4), *Pyrgo*.

R: *Rasumo, Rigas, Riko, Risto* (5), *Rizo* (9), *Ruso*.

S: *Samuil, Sarafyano, Sava* (3), *Simo* (2), *Simono, Simon, Simo, Simyon, Sotir* (23), *Soto* (6), *Suman* (?).

T: *Tako* (3), *Tanas* (97), *Tanço* (2), *Tano* (7), *Taraka, Taso* (4), *Tasule, Tavle, Tavlo, Temo, Temyo, Teofan, Teohar* (21), *Teyko, Teyologi* (2), *Timotyos, Timyo* (3), *Tiryán, Todoraki, Todorí* (76), *Toma* (27), *Trayan* (9), *Trayko* (8), *Triandafyl* (6).

U: *Ustoyo, Ustuyan* (39), *Ustuyko* (4).

V: *Vangel* (25), *Varsam, Vaşil* (100), *Venyamin, Vladi*.

Y: *Yakumi, Yanaki* (88), *Yanakoz* (4), *Yanguli, Yanni* (192), *Yanko* (11), *Yankuli, Yano* (4), *Yanuli* (5), *Yanul* (13), *Yemandi* (4), *Yeremia, Yermanos, Yoa-kim, Yorgaki, Yorgi* (396), *Yosif* (3), *Yovan* (32), *Yovaniko*.

Z: *Zafir* (2), *Zaharo* (4), *Zaharya* (2), *Zaho* (3), *Zane, Zisi* (5), *Zori, Zozo*.

Annexe IV: Noms de métiers figurant dans le registre n° 337

<i>abacı</i>	fabricant et/ou marchand de <i>bure</i>
<i>alacacı</i>	fabricant et/ou marchand de <i>alaca</i> (sorte d'indienne rayée de diverses couleurs)
<i>arabacı</i>	cocher
<i>astarcı</i>	fabricant de doublures
<i>attar</i>	parfumeur
<i>aylakçı</i>	ouvrier travaillant tantôt dans un atelier tantôt dans un autre; rouleur; homme de journée
<i>aşçı</i>	restaurateur
<i>bağçivan</i>	jardinier
<i>bakkal</i>	épiciers
<i>baklavacı</i>	fabricant et/ou marchand de <i>baklava</i> , pâtisserie orientale
<i>balıkçı</i>	poissonnier
<i>basmacı</i>	fabricant et/ou marchand de tissus imprimés
<i>bezirci</i>	marchand d'huile de lin
<i>börekçi</i>	fabricant et/ou marchand de feuilletés
<i>boyacı</i>	teinturier
<i>bozacı</i>	fabricant et/ou marchand de <i>boza</i> (boisson fermentée faite avec du millet)
<i>burkçı</i>	fabricant et/ou marchand de chapeaux et de manteaux en <i>bure</i>
<i>buğaçacı</i>	fabricant et/ou marchand de <i>buğaç</i> (sorte de pâtisserie grasse)
<i>çarıkçı</i>	fabricant et/ou marchand de <i>çarık</i> , chaussures de cuir portées par les paysans
<i>celeb</i>	marchand de bestiaux
<i>çerçi</i>	marchand ambulancier, colporteur
<i>çoban</i>	berger
<i>çömlekçi</i>	potier, céramiste
<i>çubukçu</i>	fabricant et/ou marchand de pipes
<i>davulcu</i>	joueur de tambour; fabricant et/ou marchand de tambours
<i>demirci</i>	forgeron

Yanni, Nikola, Lifder et les autres ...

<i>değirmenci</i>	meunier
<i>dilenci</i>	mendiant
<i>dökmeci</i>	ouvrier de métal
<i>doğramacı</i>	menuisier
<i>duhancı</i>	marchand de tabacs
<i>dülger</i>	charpentier
<i>dyako</i>	diacre, premier grade dans l'hierarchie cléricale grecque orthodoxe
<i>enfiyeci</i>	marchand de tabac à priser
<i>eskici</i>	brocanteur
<i>etmekçi</i>	boulangier
<i>fırncalacı</i>	boulangier spécialisé dans la fabrication de frangeoles
<i>fuçıcı</i>	tonnelier
<i>gaytancı</i>	fabricant et/ou marchand de ganses
<i>kebeci</i>	fabricant et/ou marchand de <i>kebe</i> (sorte de feutre très épais; aussi courte veste en feutre; couverture faite de ce feutre)
<i>habbaz</i>	boulangier
<i>haftancı</i>	fabricant et/ou marchand de cafetans
<i>hammal</i>	portefaix
<i>hancı</i>	aubergiste, tenancier de khan
<i>hasırcı</i>	fabricant et/ou marchand de nattes
<i>havlucu</i>	fabricant et/ou marchand de serviettes
<i>hekim</i>	médecin
<i>hizmetkar</i>	serviteur, domestique
<i>ırgat</i>	manouvrier
<i>ipekçi</i>	fabricant et/ou marchand de soie
<i>ispenciyar</i>	pharmacien
<i>kahveci</i>	tenancier de café, marchand de café
<i>kalafatçı</i>	calfat
<i>kandilci</i>	fabricant et/ou marchand de lampes à huile; aussi celui qui allume ces lampes de la mosquée ou de l'église
<i>kantarıcı</i>	peseur; fabricant et/ou marchand d'instruments pour peser
<i>kassab</i>	boucher
<i>kayıkçı</i>	batelier
<i>kazgancı</i>	chaudronnier
<i>kemancı</i>	fabricant et/ou marchand de violons; violoniste
<i>keşşiş</i>	moine
<i>kilerci</i>	cellérier
<i>kiracı</i>	muletier ou cocher qui loue ses mules ou ses voitures pour le transport de marchandises
<i>kırmızıcı</i>	fabricant de teinture rouge (?)
<i>kıyıcı</i>	ouvrier qui hache le tabac
<i>kuşaç</i>	cocher, conducteur
<i>kuracı</i>	officier chargé des opérations de conscription; celui qui tire au sort
<i>kunduracı</i>	cordonnier
<i>kutucu</i>	fabricant et/ou marchand de boîtes
<i>marangoz</i>	menuisier

Meropi Anastassiadou

<i>mestçi</i>	fabricant et/ou marchand de bottes légères portées à l'intérieur de la maison
<i>meyhaneci</i>	tavernier
<i>mısırcı</i>	marchand de maïs
<i>mismar</i>	cloutier
<i>mumcu</i>	fabricant et/ou marchand de bougies
<i>nakkaş</i>	enlumineur
<i>odacı</i>	serviteur
<i>papaz</i>	prêtre
<i>papuşçu</i>	fabricant et/ou marchand de chaussures
<i>peramatar</i>	passeur
<i>rakkas</i>	danseur
<i>sa'atçi</i>	horloger
<i>sabuncu</i>	savonnier
<i>sarraç</i>	sellier, brodeur sur maroquin et sur cuir
<i>saraydar</i>	serviteur, domestique dans un sérail
<i>sebzeci</i>	marchand de légumes
<i>sebzevancı</i>	maraîcher
<i>semerci</i>	sellier
<i>semmancı</i>	marchand de beurre (?)
<i>su yolcu</i>	fontainier
<i>süpürgeci</i>	fabricant et/ou marchand de balais
<i>şekerci</i>	confiseur
<i>şerbetçi</i>	fabricant et/ou marchand de sorbets
<i>tablakar</i>	marchand forain; domestique attaché à la cuisine et chargé de porter les plats sur un large plateau de bois
<i>tarakçı</i>	fabricant et/ou marchand de peignes, cardeur
<i>tavukçu</i>	marchand de volaille
<i>terzi</i>	tailleur
<i>tohumcu</i>	marchand de graines
<i>tüccar</i>	commerçant
<i>tüfenkçi</i>	armurier
<i>tulumbacı</i>	pompier
<i>uncu</i>	marchand de farine
<i>urgancı</i>	cordier
<i>üzümcü</i>	marchand de raisins
<i>yazıcı</i>	scribe
<i>yemenici</i>	fabricant et/ou marchand de <i>yemeni</i> (<i>yemeni</i> : serre-tête fait d'un tulle peint à la main; sorte de sabot de cuir; tissu fin et léger dont les femmes se coiffent)
<i>yemişçi</i>	marchand de fruits
<i>zenneci</i>	marchand d'articles pour femmes